

CARNETS de KAMOURASKA

Texte de Paul-Louis Martin • Illustrations d'Anne Michaud



Les heures
bleues

CARNETS de KAMOURASKA



LES HEURES BLEUES

Case postale 219
Succursale De Lorimier
Montréal (Québec)
H2H 2N6



450 671 . 7718



450 671 . 7718

info@heuresbleues.com
<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde (France)
www.librairieduquebec.fr/

Export Livre (ailleurs dans le monde)
www.exportlivre.com

ISBN 978-2-922265-91-0 (PAPIER)

ISBN 978-2-924277-13-3 (PDF)

ISBN 978-2-924277-12-6 (EPUB)

DÉPÔT LÉGAL - BANQ, 2012

Tous droits de traduction, de
reproduction et d'adaptation réservés
© 2012 Les Heures bleues,
Paul-Louis Martin et Anna Michaud

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel
info@vertigesediteur.com

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

Textes de Paul-Louis Martin • Illustrations d'Anne Michaud

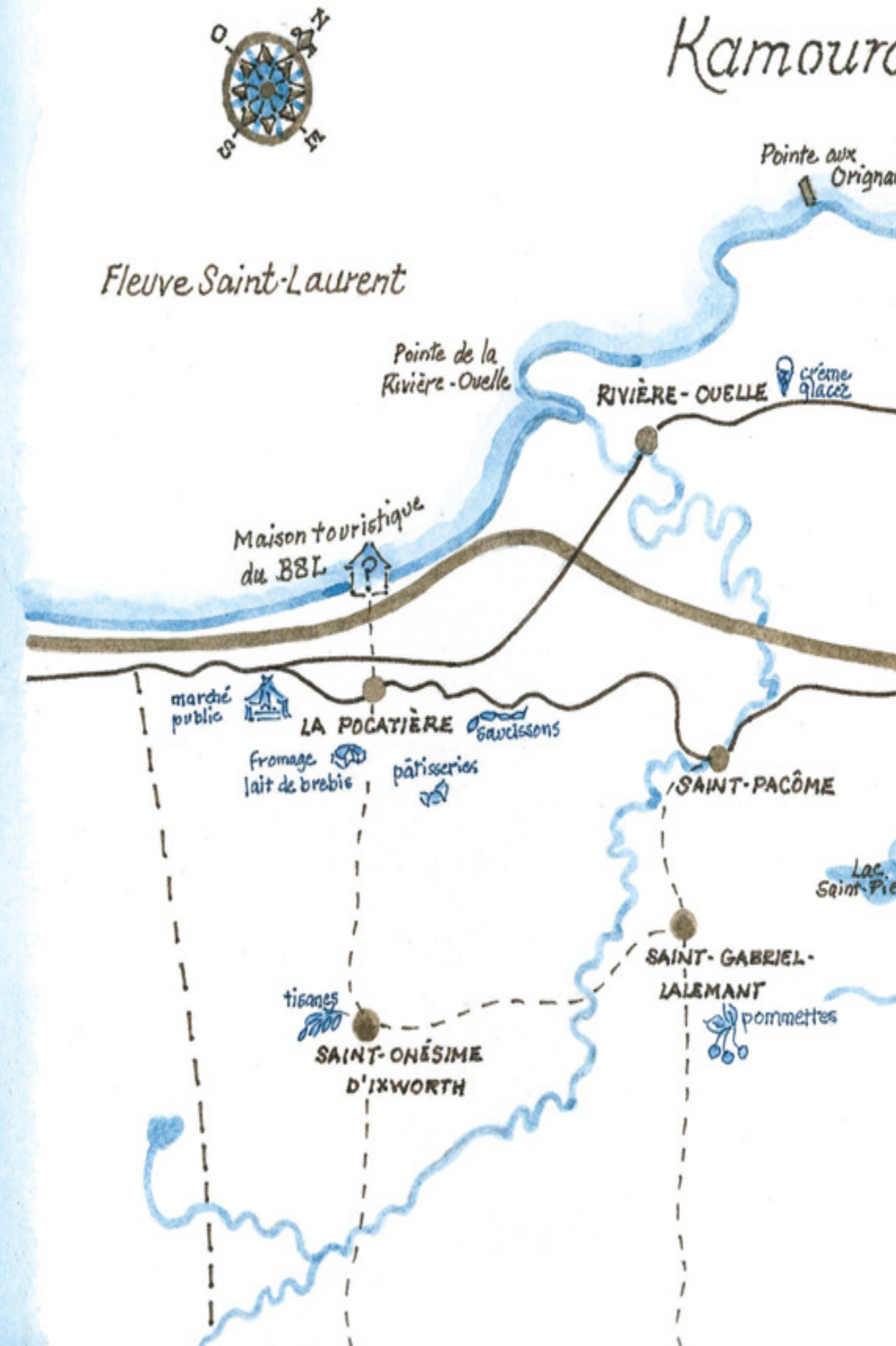
CARNETS de KAMOURASKA



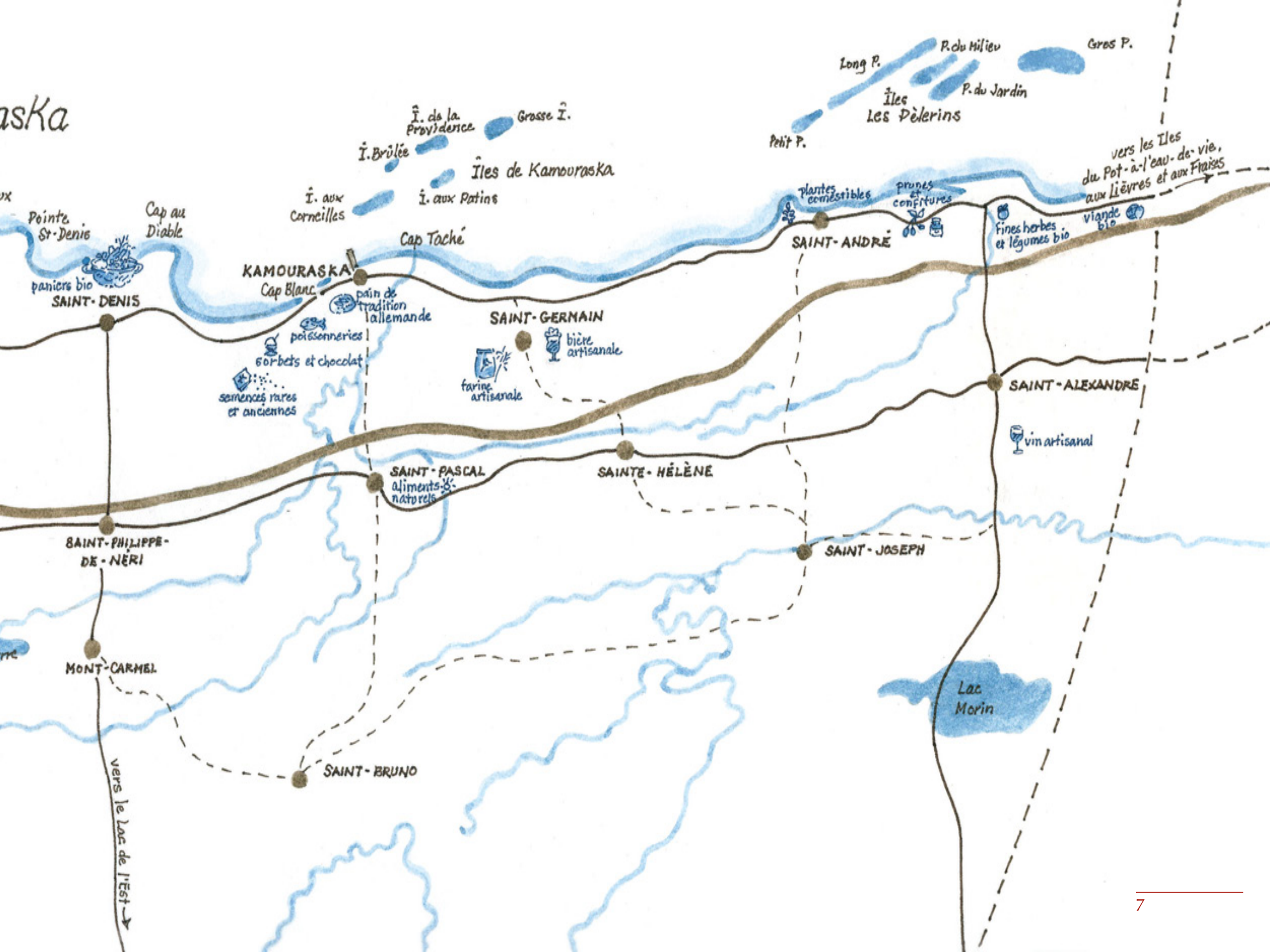
Les heures
bleues

Les petits patrimoines

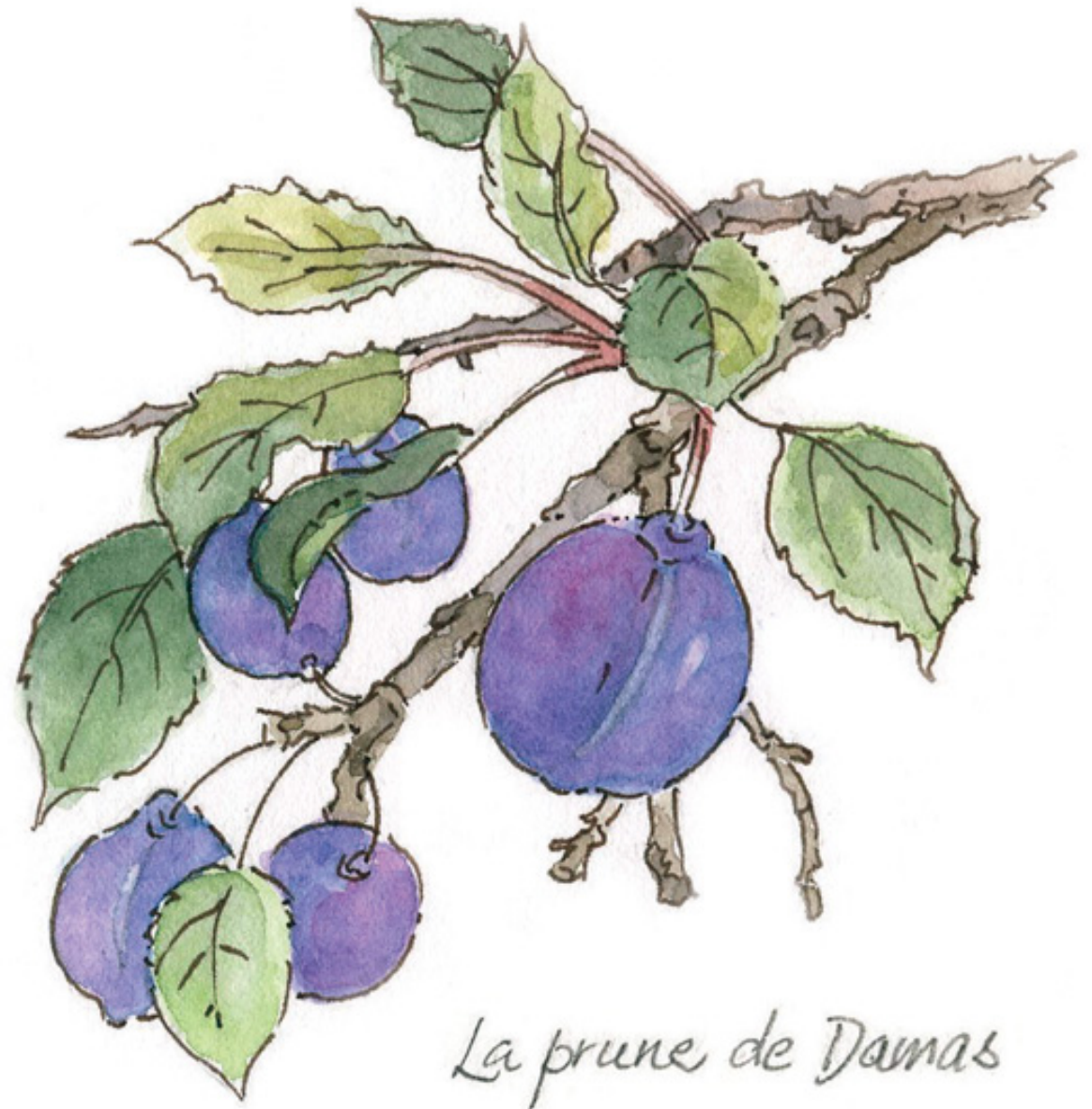
Remarquez la présence de ces jolis coqs en cuivre plantés fièrement au bord de la route, là où se trouve un petit bâtiment, une dépendance ou une remise ancienne récemment restaurée. Il s'agit d'un programme original de conservation et de réutilisation de ce qu'on appelle les petits patrimoines domestiques, imaginé par Ruralys et appuyé par la MRC et d'autres organismes du milieu, afin de rappeler à tous, résidents et visiteurs, les activités et les modes de vie des temps passés : laiteries, hangars à grains, fournils, forges, ateliers, fours à pain, gloriettes et croix de chemin, pas moins de cinquante-six constructions enjolivent à nouveau nos paysages. Quatre circuits thématiques permettent de les découvrir.



aska



*À nos petits-enfants, Sacha et Léonie,
qui goûteront chaque été la douce liberté
du fleuve et des champs, et la chaleur
des maisons de bois pleines de mémoire
et à Thomas, Florence, Eugénie, Tristan,
Delphine et Flavie, tous enracinés
dans ce beau pays de Kamouraska.*



Entre la mythologie et l'histoire

Avant de répandre autour du globe les beautés et les trésors de leurs paysages terrestres, les dieux de la nature ont longuement survolé le territoire de la Côte-du-Sud. Parvenus à une certaine hauteur, ils ont échappé de leurs besaces un long chapelet d'îles, de montagnes et d'affleurements rocheux composant avec la plaine littorale un ensemble unique, non seulement au Québec, mais dans tout l'est du continent.

Ce pays de rivages plats, longtemps noyés sous les eaux, a accueilli ses premiers hommes il y a de cela quelques milliers d'années : vivant en saison près des rives, les Amérindiens ont nommé

le pays « Kamouraska » en raison de l'abondance des joncs et des herbes marines qui croissaient sur ces terres basses. Le fleuve nourricier leur fournissait très tôt le printemps des mollusques en grand nombre, des moules, des coques mais aussi des poissons en quantités incroyables, des saumons, des éperlans, des capelans, des harengs qui remplissaient les nasses et les pièges posés aux embouchures des rivières. L'hiver venu, ils se regroupaient en familles pour gagner le haut pays, celui des forêts sauvages, celui aussi des grands lacs profonds où ils piégeaient corégones et touladis et où ils chassaient caribous, orignaux et castors.

Plus tard, d'autres hommes sont venus d'Europe attirés ceux-là par la culture des terres neuves ou par le commerce des fourrures. Entre le maniement de la hache et de la houe, ils ont aussi trouvé le temps de capturer les baleines blanches, qu'ils appelaient marsouins, et dont les huiles et les cuirs ont longtemps satisfait les industries de la vieille France. Il a fallu un siècle à ces gens venus d'un ailleurs plus tempéré, à ces paysans durs à la peine pour rendre la terre à la charrue et pour bâtir maisons et granges, églises et villages. Ils ont appris les leçons du pays, senti la rudesse des vents et des neiges, retenu la force des eaux du grand fleuve

pour enfin produire les paysages agricoles les plus ingénieux et les plus remarquables de leur Côte-du-Sud. Ils ont appris à dresser leurs églises sur le roc et à l'abri des vents d'ouest, à loger maisons, jardins et vergers dans les replis des buttes. Ils ont vite appris à vivre du fleuve de toutes les façons, en y pêchant anguilles et autres poissons bien sûr, mais surtout en expédiant par voitures d'eau, jusqu'à Québec et au-delà, les denrées et les produits de leurs terres. Après les destructions sauvages perpétrées par les Rangers américains lors de la Conquête de 1759, les habitants de la région relèvent la tête et s'attellent à la tâche de



faire de leur Côte le deuxième territoire agricole en importance de la province pendant tout le XIX^e siècle.

La terre et la mer, voilà donc les sources, les fondements des paysages de Kamouraska. L'héritage paysager que nous vous invitons à découvrir est d'abord le produit de plusieurs générations de terriens, d'agriculteurs : on l'observe dans la belle ordonnance des parcelles, dans la répartition harmonieuse entre les boisés et les champs, dans la beauté et la logique des implantations. Il a produit des ensembles domestiques remarquables, composés d'habitations de bonne taille entourées

de nombreuses dépendances. On doit aussi au commerce des fruits de la terre la présence dans chacun des villages des grandes maisons-magasins construites par les marchands ruraux de cet âge d'or des échanges. Autre legs, et non le moindre, cette École d'agriculture de La Pocatière, la première au pays, fondée en 1859 et entourée encore aujourd'hui d'instituts et de centres de recherche poursuivant les traditions agricoles.

Quant à l'héritage maritime, on le prétend issu du savoir-faire des charpentiers, menuisiers et sculpteurs œuvrant autrefois dans les nombreux chantiers navals du littoral. On le retrouve dans

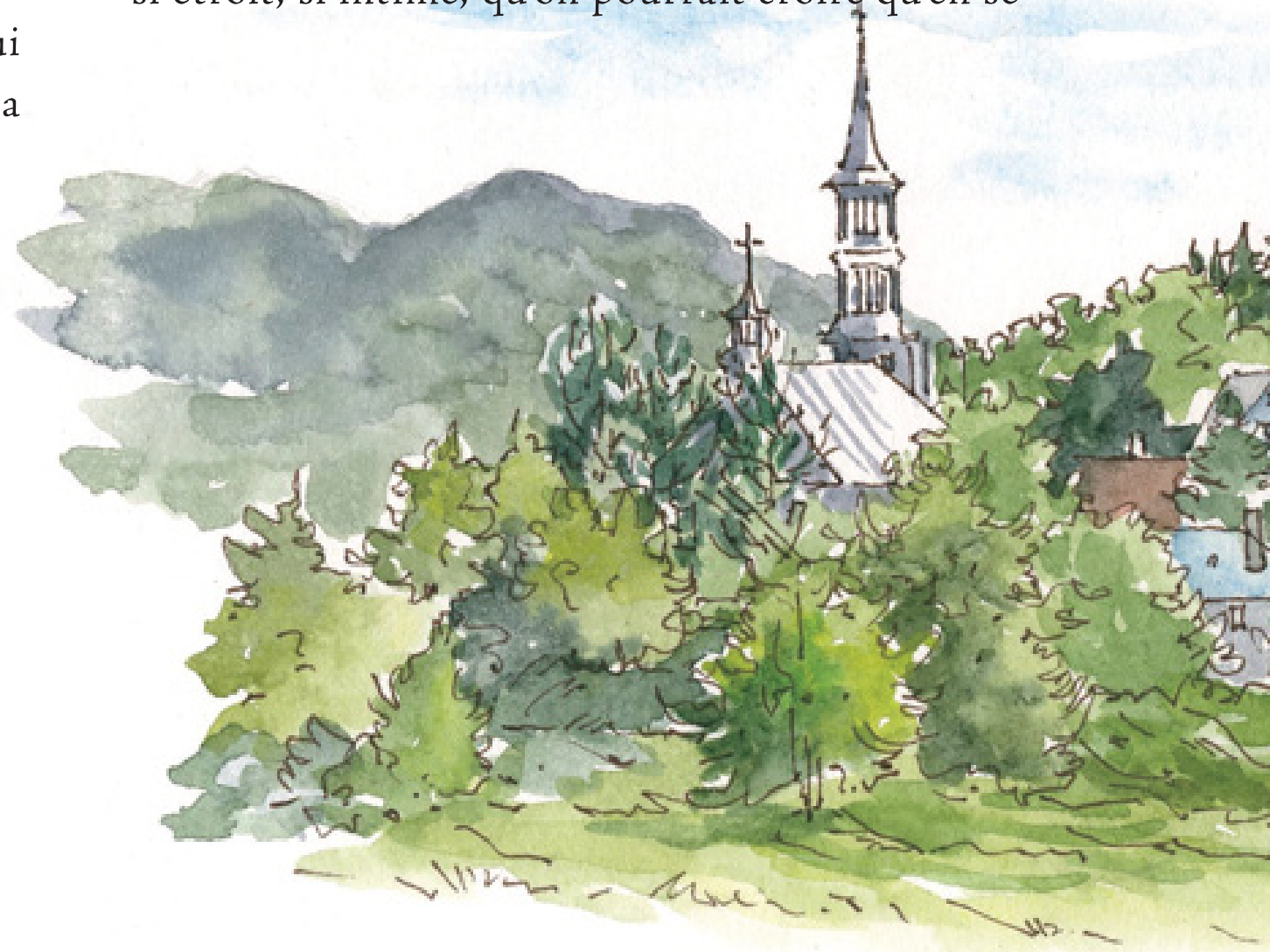


La plaine littorale et ses crans bâtis.

la qualité des structures, dans l'originalité et la virtuosité des décors et des revêtements en bois qui ornent les villas, les vieilles maisons et les anciens hôtels du littoral. Haut lieu de villégiature maritime, Kamouraska commence à bâtir sa célébrité et son capital symbolique dès le début des années 1800 : on y vient de partout profiter de l'air salin et des eaux froides, de la beauté des lieux et de la bonne société. Chroniques, romans et cinéma ajouteront plus tard leur tribut à la renommée du territoire si bien qu'aujourd'hui encore Kamouraska évoque l'authenticité et la beauté des espaces ruraux du pays.

Quel paysage étonnant

Venant de l'ouest et empruntant l'autoroute 20 ou la route 132, le voyageur roule bientôt tout près de la mer, si près des grandes eaux qu'il a fallu protéger la voie en érigeant une digue tout au long du rivage. Ce rempart artificiel porte le joli nom d'aboîteau et il s'étire sur plus de quarante kilomètres. Ce mariage entre la mer et la terre est si étroit, si intime, qu'on pourrait croire qu'en se



retirant dans son lit, la mer a laissé derrière elle un plat pays percé de masses rocheuses, comme autant d'anciennes îles, maintenant sorties de terre. La plaine de Kamouraska a été arrachée à la mer, il y a de cela des milliers d'années, et ses premiers habitants permanents ont dû affronter autant les assauts de la mer que la force des vents d'hiver pour réussir à y planter leur maisons, leurs églises et leurs villages. Découvrez le génie du lieu et celui de ses habitants.

Le paysage humanisé et le génie des paysans d'autrefois

Observez la logique d'implantation des églises et des villages.

On trouve plusieurs noyaux religieux et, autour d'eux, les villages, implantés littéralement à l'abri des vents d'ouest grâce à la masse des buttes rocheuses qui les protègent, et offrent aux lourdes structures des églises une assise solide pouvant défier le temps : La Pocatière, Saint-Philippe-de-Néri, Kamouraska et Saint-André.



Sans bénéficier autant d'élévation, les autres églises de la région sont aussi assises solidement sur des affleurements rocheux qui leur assurent la pérennité : « Pierre, tu es pierre et sur cette pierre... »

La mémoire commune de nos ancêtres avait enregistré les leçons du pays neuf : entre le début de la Nouvelle-France et le milieu du XIX^e siècle, dans l'ensemble des seigneuries riveraines du Saint-Laurent, pas moins de vingt-deux églises ont été relocalisées en raison d'emplacements mal choisis, soit situés trop près du fleuve et sujets aux inondations, soit érigés sur des sols argileux et instables, soit enfin à la suite d'un tremblement de terre ou d'un développement social non prévu. Ce fut le cas de la paroisse Saint-Louis

de Kamouraska dont les deux premières églises d'avant 1791 étaient situées dans la plaine argileuse en un lieu de mémoire appelé aujourd'hui « Le berceau de Kamouraska ».



Un paysage agricole unique

Ne dirait-on pas en circulant dans les rangs de ce plat pays, que ce sont des marins et des pêcheurs

qui ont domestiqué le littoral? Car, on a d'un côté une mer nourricière et des habitations de pêcheurs construites sur les rives des îles ou des terres émergées, et de l'autre, comme si c'était aussi la mer, des terres en culture également nourricières, soigneusement préservées de tout bâti par des paysans dont les habitations sont plantées intelligemment sur des affleurements rocheux, des crans élevés, des terrasses naturelles, voire parfois même à l'abri des niches créées au pied des masses qui percent la plaine comme les îles sortent de la mer.







*La terre en culture comme si c'était une mer,
et les bâtiments élevés sur le rivage.*



Des maisons nichées au pied des crans...



... ou dominant leur espace depuis le balcon naturel.

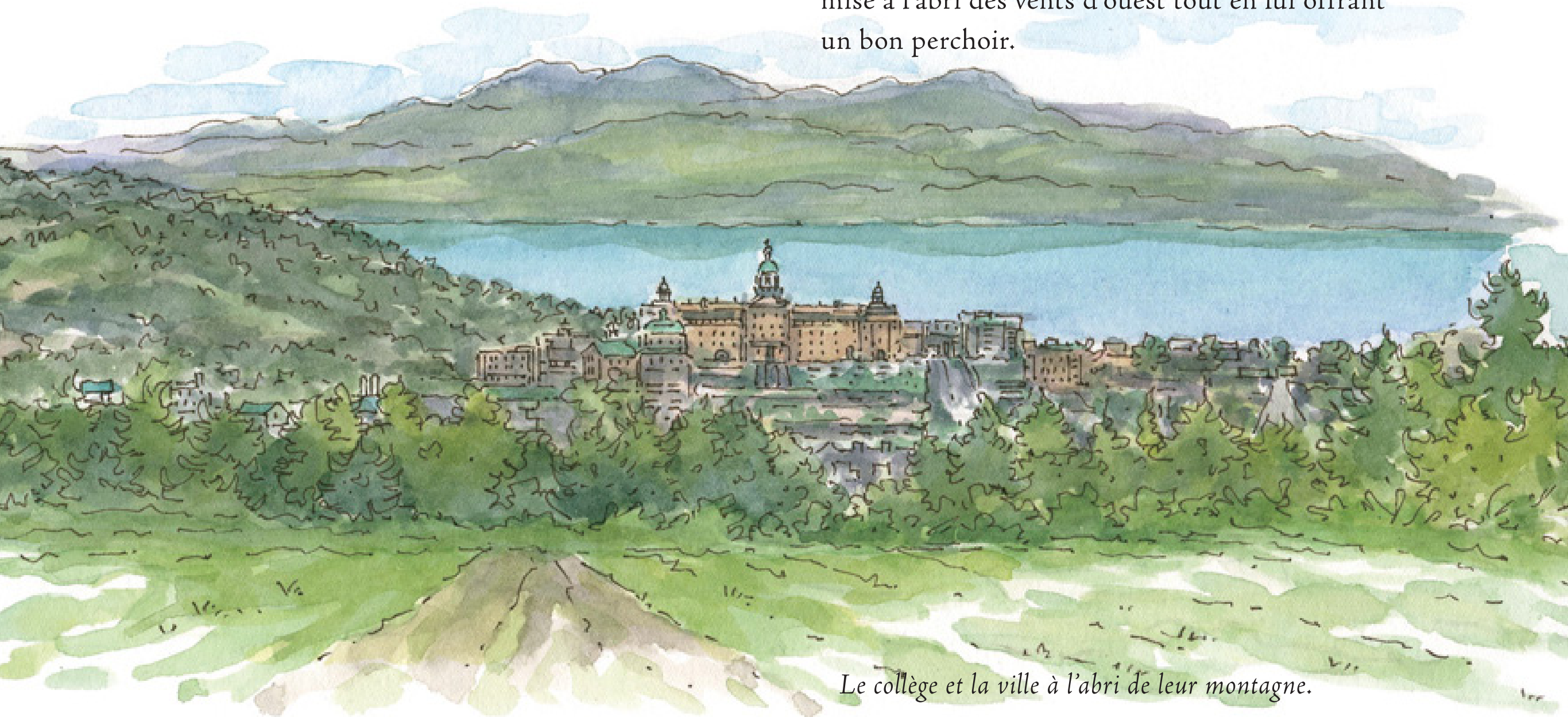
Cette logique paysagère offre plusieurs avantages, elle fournit des assises solides pour les fondations des maisons et des dépendances, une meilleure qualité d'eau dans les puits, moins d'accumulation de neige près de la maison

grâce au balai du vent, et enfin elle permet un contrôle visuel aisé sur l'ensemble de la propriété. On pourra observer ce savoir-faire et cette sagesse paysanne à la grandeur du territoire.

Le grand aboîteau.

La Pocatière

Une ville et sa montagne. Mariage fort heureux,
s'il en est. L'une a pris l'autre sous son aile et l'a
mise à l'abri des vents d'ouest tout en lui offrant
un bon perchoir.



Le collège et la ville à l'abri de leur montagne.

Et si on abordait la ville la plus importante du Kamouraska par le lieu de ses origines? Lieu qui se situe sur la route 132, à cinq kilomètres à l'ouest du centre-ville actuel : il s'agit d'un petit parc commémoratif, joliment arboré, comprenant une chapelle en pierres et quelques panneaux d'interprétation. On y apprend que ce site a jadis été le cœur de la paroisse de Sainte-Anne, qu'on y a

construit une chapelle de bois et aussi deux églises en pierres, entre 1715 et 1766, entourées de leurs cimetières, presbytères et autres bâtiments. C'est pour répondre aux vœux des paroissiens, établis en plus grand nombre à l'est de la seigneurie, et pour bénéficier de l'abri naturel de la montagne qu'à la fin du XVIII^e siècle le noyau religieux a été déplacé là où on le trouve maintenant.

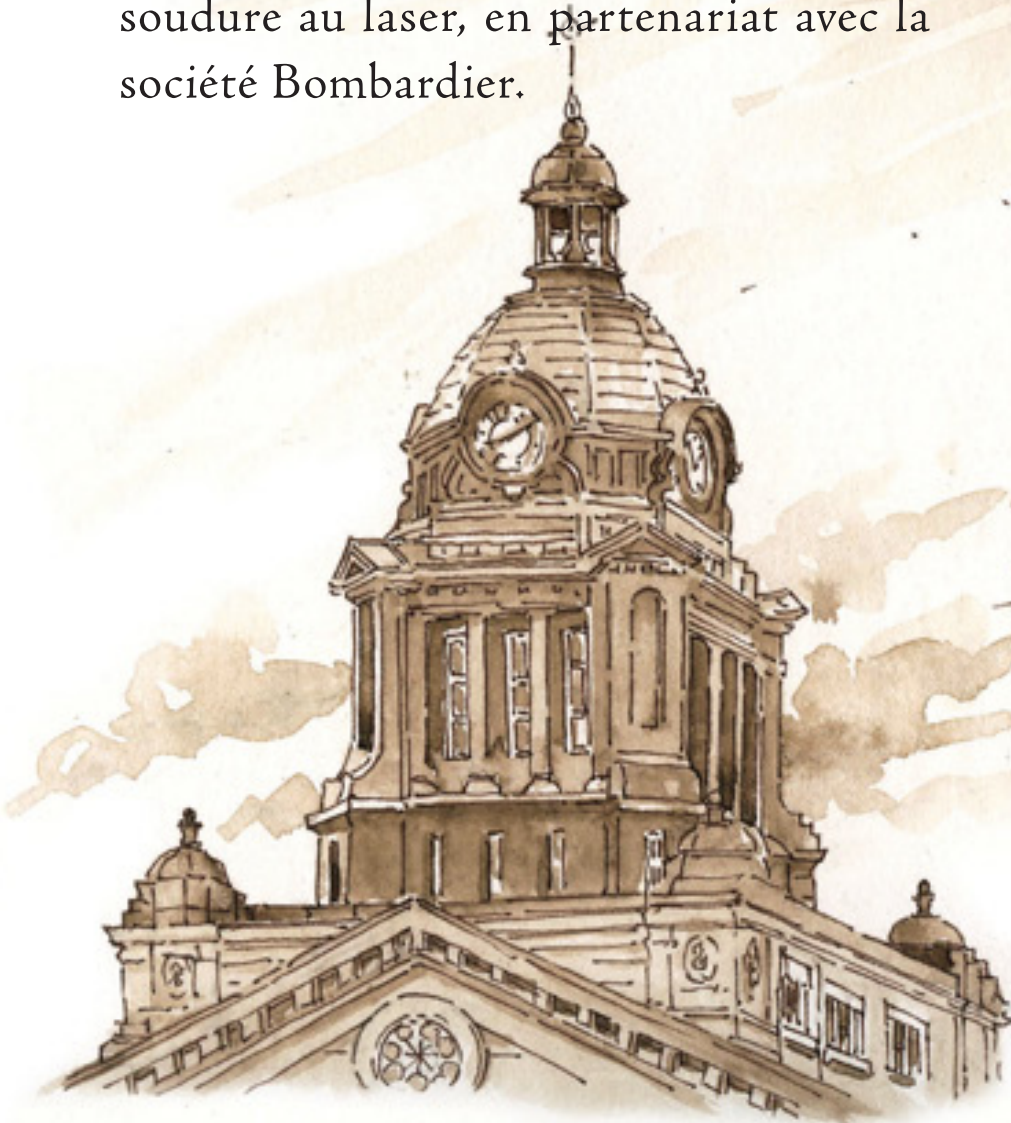


La chapelle commémorative du site original de la Pocatière.

La Pocatière a célébré, en 2009, les 150 ans de son École d'agriculture, la première au Canada, fondée par l'abbé François Pilote. L'enseignement spécialisé se poursuit toujours au sein du collège (cegep) et de l'Institut de technologie agricole, et entourés de plusieurs centres de recherche et d'expérimentation. La ville a aussi développé des spécialités industrielles, dont la robotique et la soudure au laser, en partenariat avec la société Bombardier.

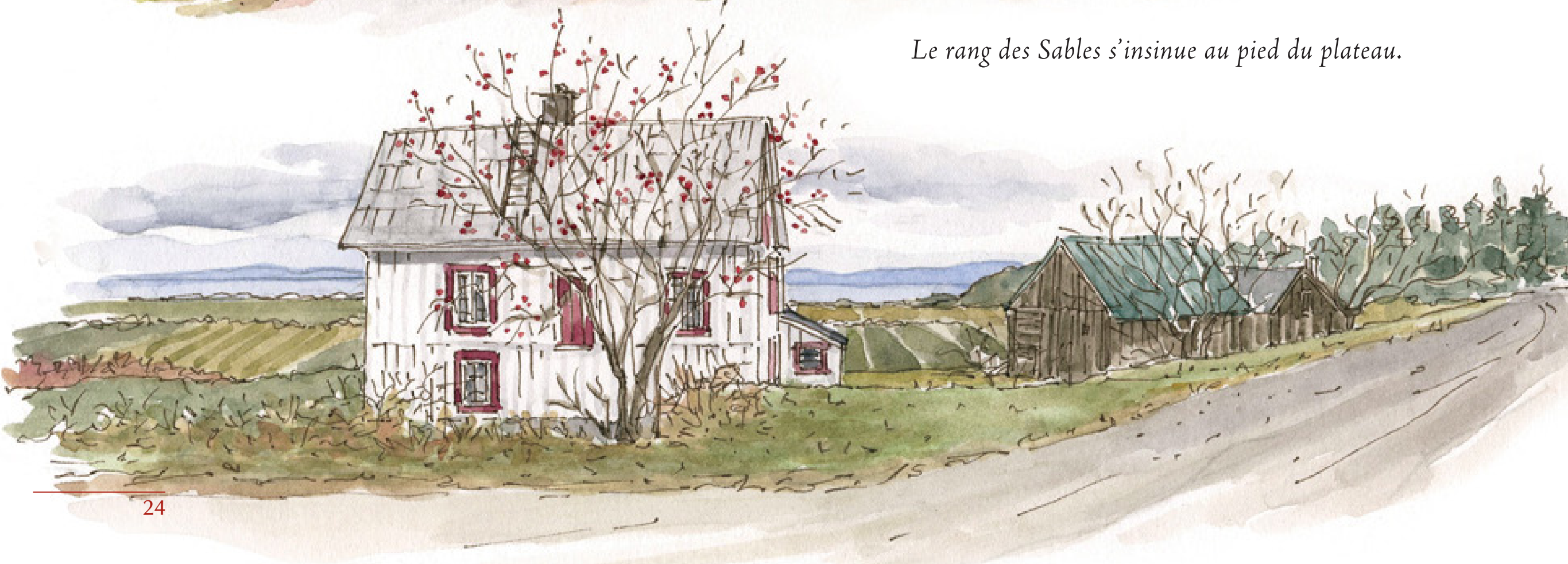


*La grande tradition en architecture,
le Collège et l'Institut.*





Le rang des Sables s'insinue au pied du plateau.





Le Musée d'histoire agricole et régionale.

L'ancien noyau construit en terrasses.

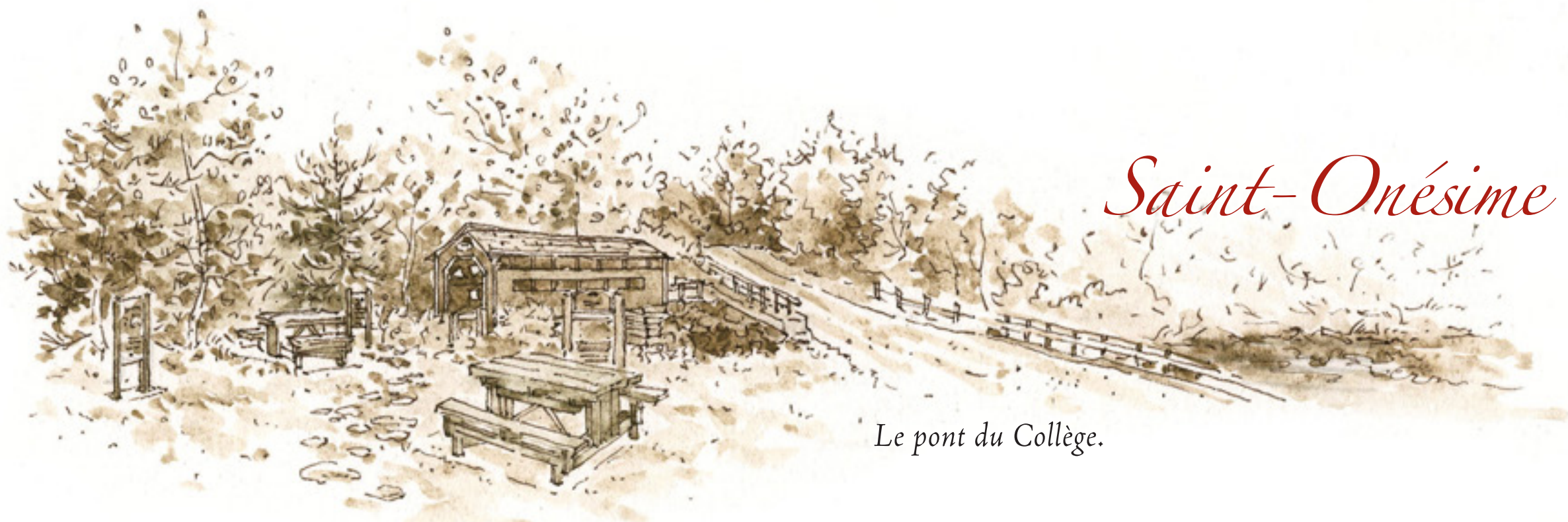


L'un des derniers jeux de paume du Québec. Souvenirs de mains endolories...



Incontournable, le sentier du jardin du Collège.



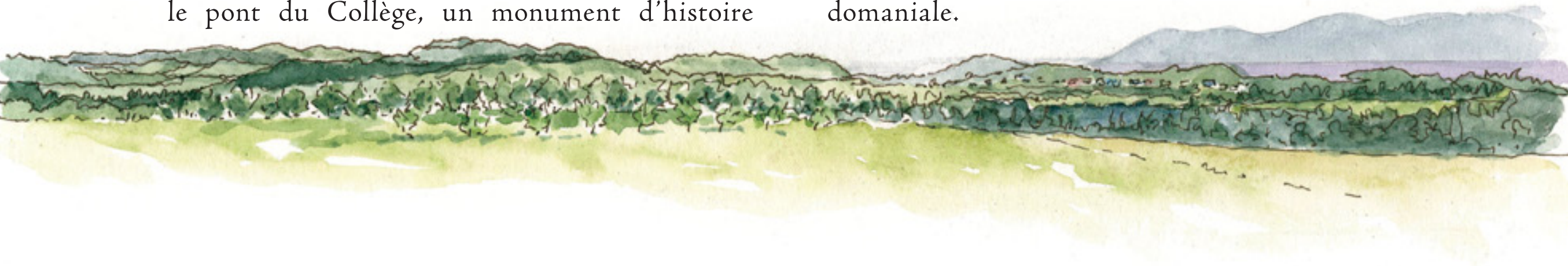


Saint-Onésime

Le pont du Collège.

Au sud de La Pocatière on choisit de pousser vers les hauts pays, dans le piedmont des Appalaches, au-delà de Saint-Onésime, par la route de l'Église. À moins de dix kilomètres, la route franchit la magnifique rivière Ouelle. Tout à côté du pont moderne, se trouve le seul pont couvert du comté, le pont du Collège, un monument d'histoire

récemment restauré. L'espace aménagé sur la rive sud de la rivière, à l'entrée du pont, offre, sur des panneaux documentés, l'histoire fascinante de l'exploitation forestière du bassin de la Ouelle et les liens privilégiés développés par les messieurs du Séminaire de La Pocatière avec leur forêt domaniale.



Au retour du pont couvert, tourner à droite au village de Saint-Onésime, par le 4^e rang en direction de l'est. Rouler trois kilomètres jusqu'à la

route Drapeau, à gauche, et la suivre au milieu des sommets en culture, jusqu'à dominer totalement, de tous côtés, le paysage.

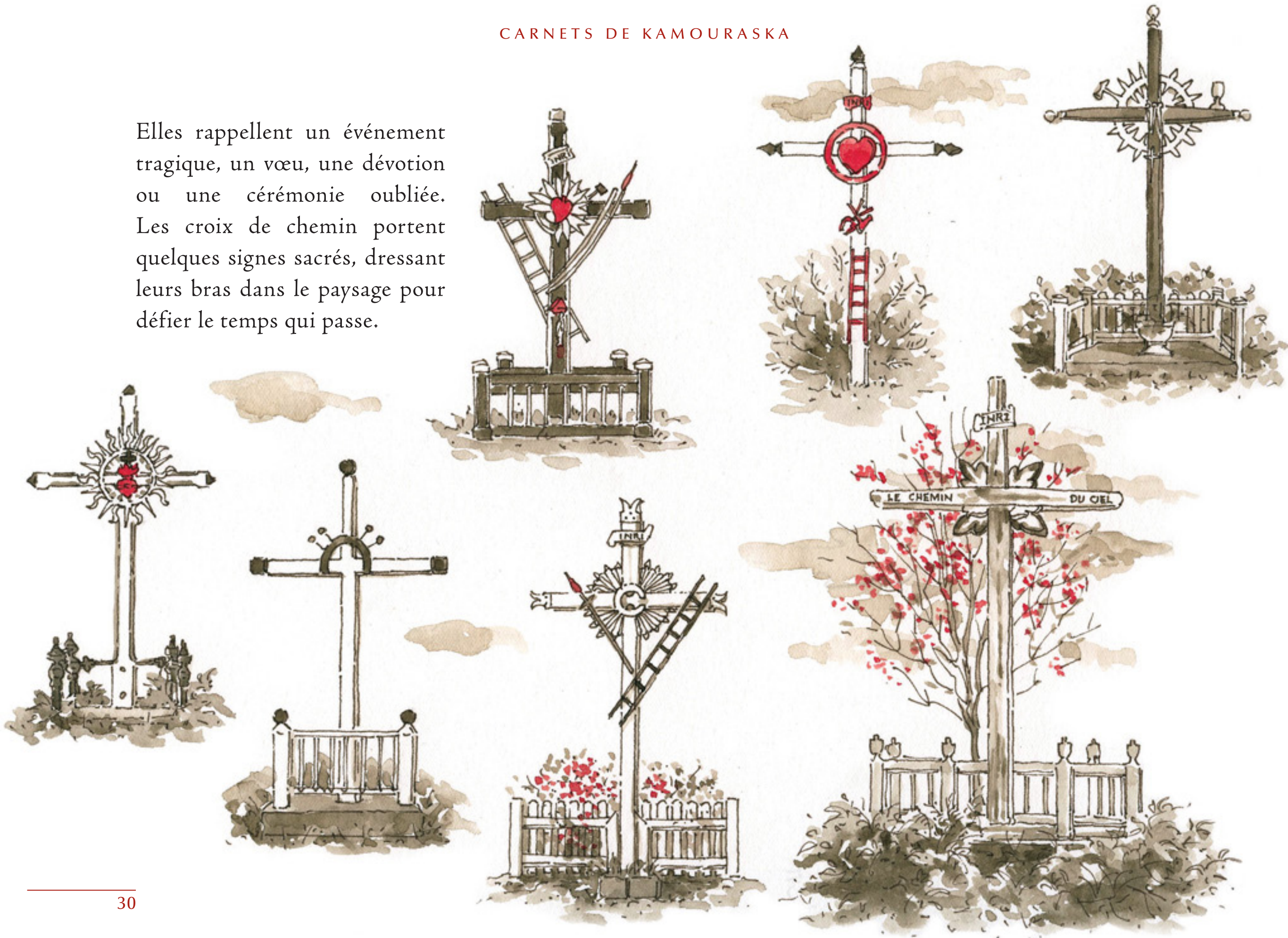


La route Drapeau et son vaste panorama.



C'est le toit du monde, avec vue spectaculaire sur la côte du Nord, la mer, la plaine. Et le vent qui souffle. Le chemin Drapeau descend ensuite vers la route 230, qu'on emprunte en direction de l'est.

Elles rappellent un événement tragique, un vœu, une dévotion ou une cérémonie oubliée. Les croix de chemin portent quelques signes sacrés, dressant leurs bras dans le paysage pour défier le temps qui passe.





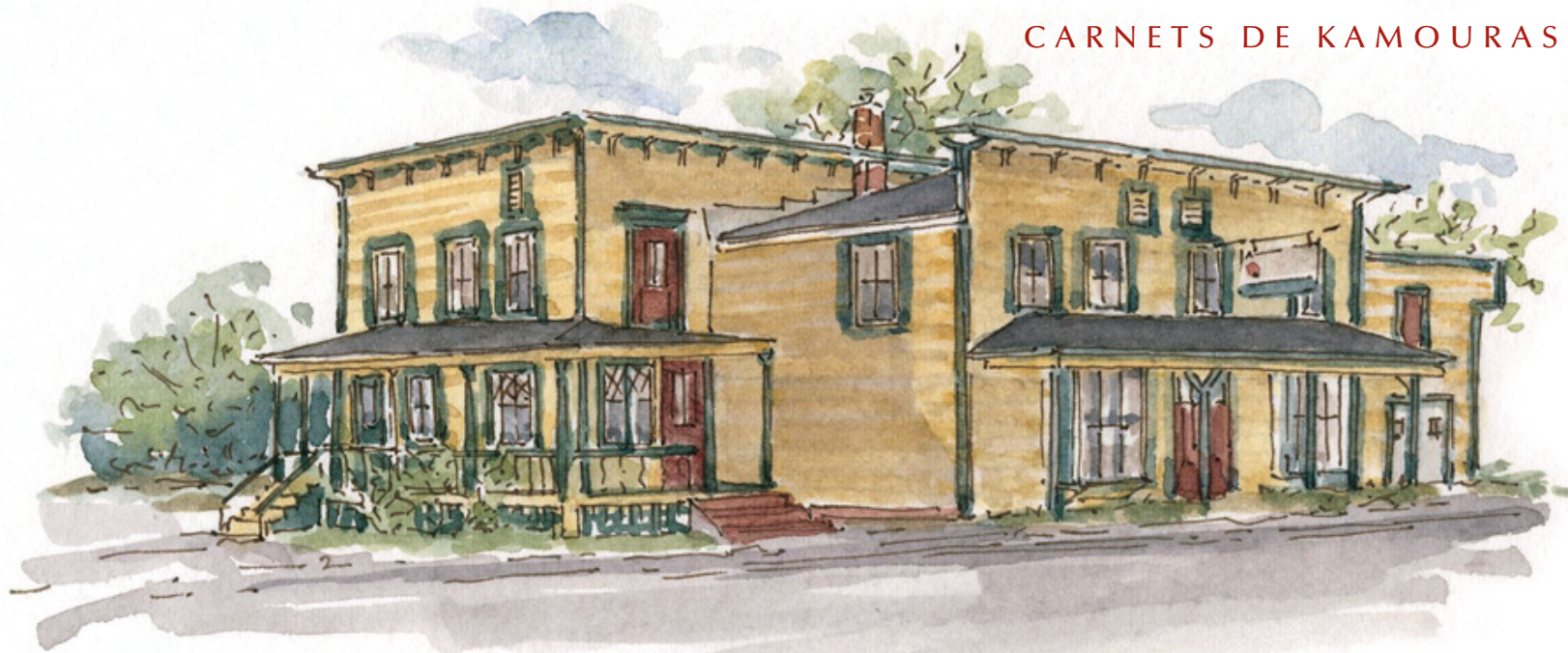
La chute d'Ixworth, sur la rivière Saint-Anne est l'une des trois cascades à voir dans le parc régional du Haut Pays, soit la chute du Collège et celle des gorges, sur la rivière Ouelle.

Les bâtiments sont comme les humains, ils affichent leurs charmes en dépit de leur âge.

Saint-Gabriel-Lalemant

Bien que son territoire ait été occupé depuis le milieu du XIX^e siècle, Saint-Gabriel est la plus jeune paroisse de la MRC de Kamouraska. Érigée en 1939, on l'a dotée d'une jolie église revêtue de planches à clins et d'un imposant presbytère. La forêt et le bois sont partout à l'honneur dans ce paysage : on y a déjà compté trois moulins à scie, dont celui de Calixte et Joseph-A. Després en activité de 1906 à 2002. Ces gens habiles fabriquaient des voitures de transport et parfois des traîneaux destinés aux enfants.





Ne vous étonnez pas de voir fleurir plusieurs pommetiers dans le paysage de la municipalité. Ils ont surgi d'un projet visant à planter six cents pommetiers décoratifs et visant la création de pas moins de dix vergers de deux cents arbres aux fruits destinés à la transformation.



Pommetier Dolgo, réputé pour sa gelée et ses pommettes dans le sirop.

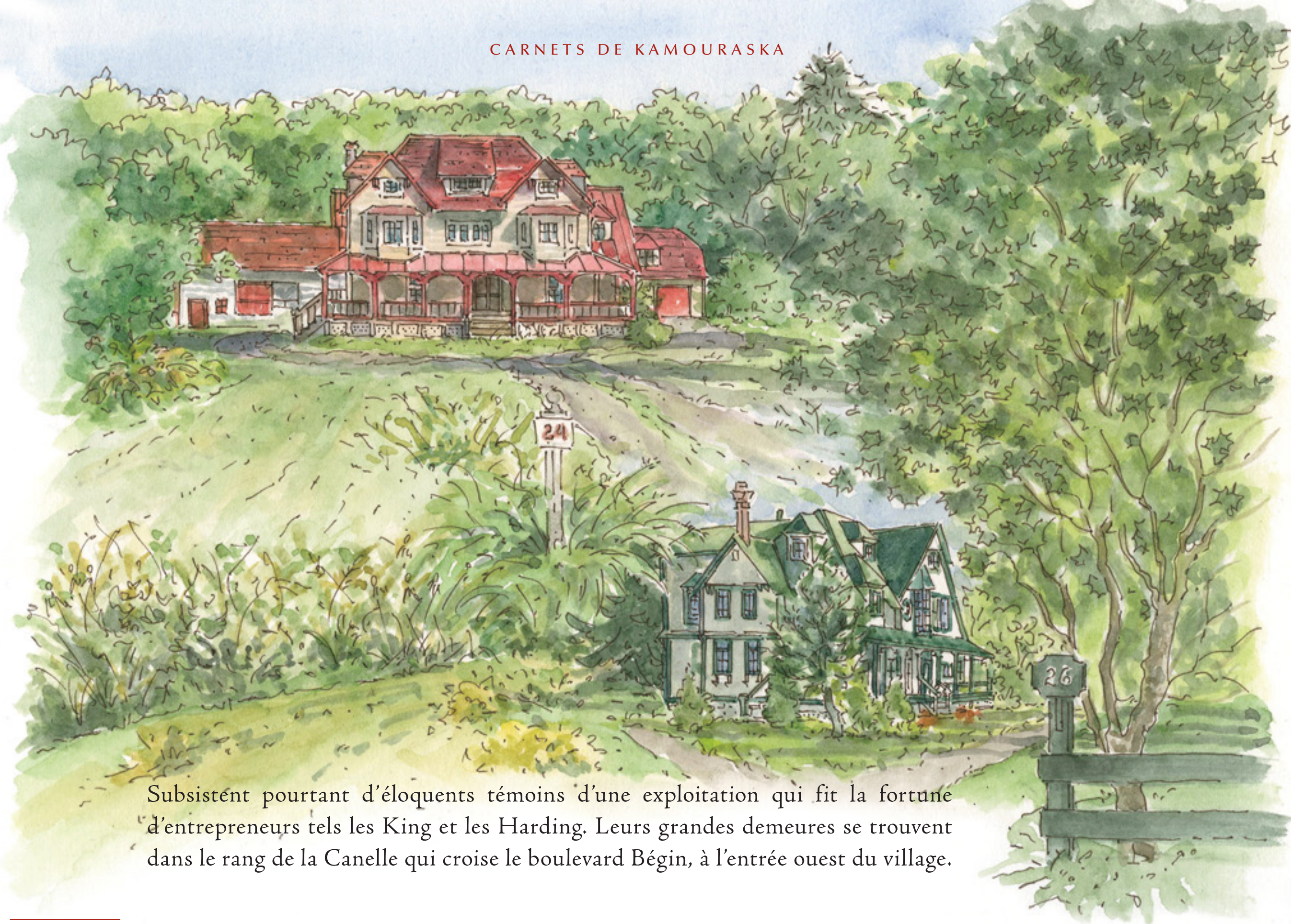


Saint-Pacôme

Bien encaissée au creux de la vallée que la rivière Ouelle s'est taillée en sortant du plateau appalachien, la municipalité de Saint-Pacôme a meublé sa niche de fort jolie façon. Son bâti épouse les bords du cours d'eau et du relief accidenté pour produire un paysage aux perspectives variées et pleines d'agréments. L'ensemble naturel ainsi domestiqué dégage à la fois un esprit de force et de convivialité. Il fait bon vivre à Saint-Pacôme,

vous diront les résidents. Y a-t-il une autre localité au Québec où les gens ont accès, pratiquement dans leur cour arrière, à un terrain de golf, à une pente de ski et à une rivière à saumons ? L'ancienne vocation forestière de ce village, né au milieu du XIX^e siècle, ne se laisse pas facilement deviner, car les nombreux moulins à scie, les cours à bois et même le chemin de fer reliant le village aux quais de Rivière-Ouelle ont tous disparu du paysage.





Subsistent pourtant d'éloquents témoins d'une exploitation qui fit la fortune d'entrepreneurs tels les King et les Harding. Leurs grandes demeures se trouvent dans le rang de la Canelle qui croise le boulevard Bégin, à l'entrée ouest du village.



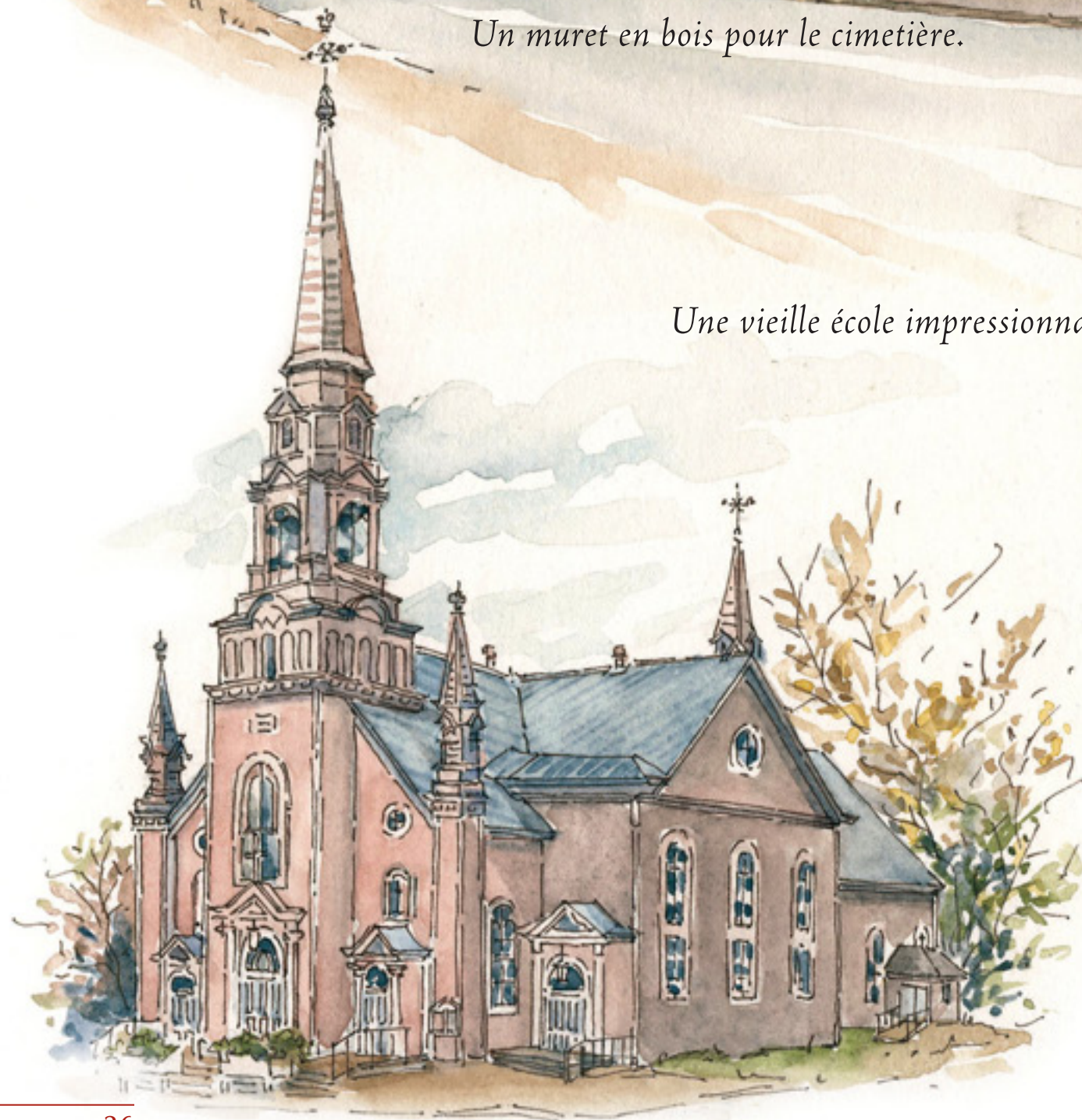
La villa Sydney King a été construite, comme sa voisine, en 1903. Modeste cottage d'esprit néo-gothique à son origine, elle a été agrandie en 1912, pour lui donner cet aspect de grande demeure dotée d'une belle galerie courant sur deux façades. Retirée au fond d'une grande prairie, autrefois plantée en légumes, elle se détache en beige et rouge sur un écran vert. Plusieurs dépendances telles qu'écuries, hangar à voitures et logement de domestiques meublaient la cour, incluant un grand jardin d'agrément du côté est.



La villa Edmund King a été construite en 1903 et agrandie en 1923 par l'un des propriétaires des grandes scieries de Saint-Pacôme. Il s'agit d'une villa ornée de plusieurs tourelles et d'un toit à multiples pignons. Elle appartient au courant architectural de type « *shingle* » en raison de son revêtement en bardeaux de cèdre très populaire en Nouvelle-Angleterre et dans le bas du fleuve jusqu'à Métis-sur-Mer. Fort bien entretenue par les descendants de la famille King, cette maison verte et blanche se marie harmonieusement à son magnifique couvert de résineux.



Un muret en bois pour le cimetière.



Une vieille école impressionnante.



L'omniprésence du bois d'œuvre figure dans la belle église à la structure imposante érigée avec ce matériau. Elle était autrefois habillée de planches à clins, mais on l'a revêtue depuis le début du xx^e siècle en tuiles d'amiante, tout comme le presbytère depuis peu transformé en auberge.

Il ne faut pas manquer la visite des gorges de la rivière Ouelle : la société de bénévoles qui gère la pêche et l'accès aux fosses à saumon a aménagé intelligemment les lieux qui offrent sentiers, escaliers, abris, et passerelle sur la rivière. Falaises de schiste rouge, pins et thuyas centenaires, bouillons et cascades composent un magnifique tableau, à cinq minutes du centre du village. En montant vers Saint-Gabriel, on prend à droite la rue Galarneau, qui mène au stationnement des gorges. Une courte promenade.







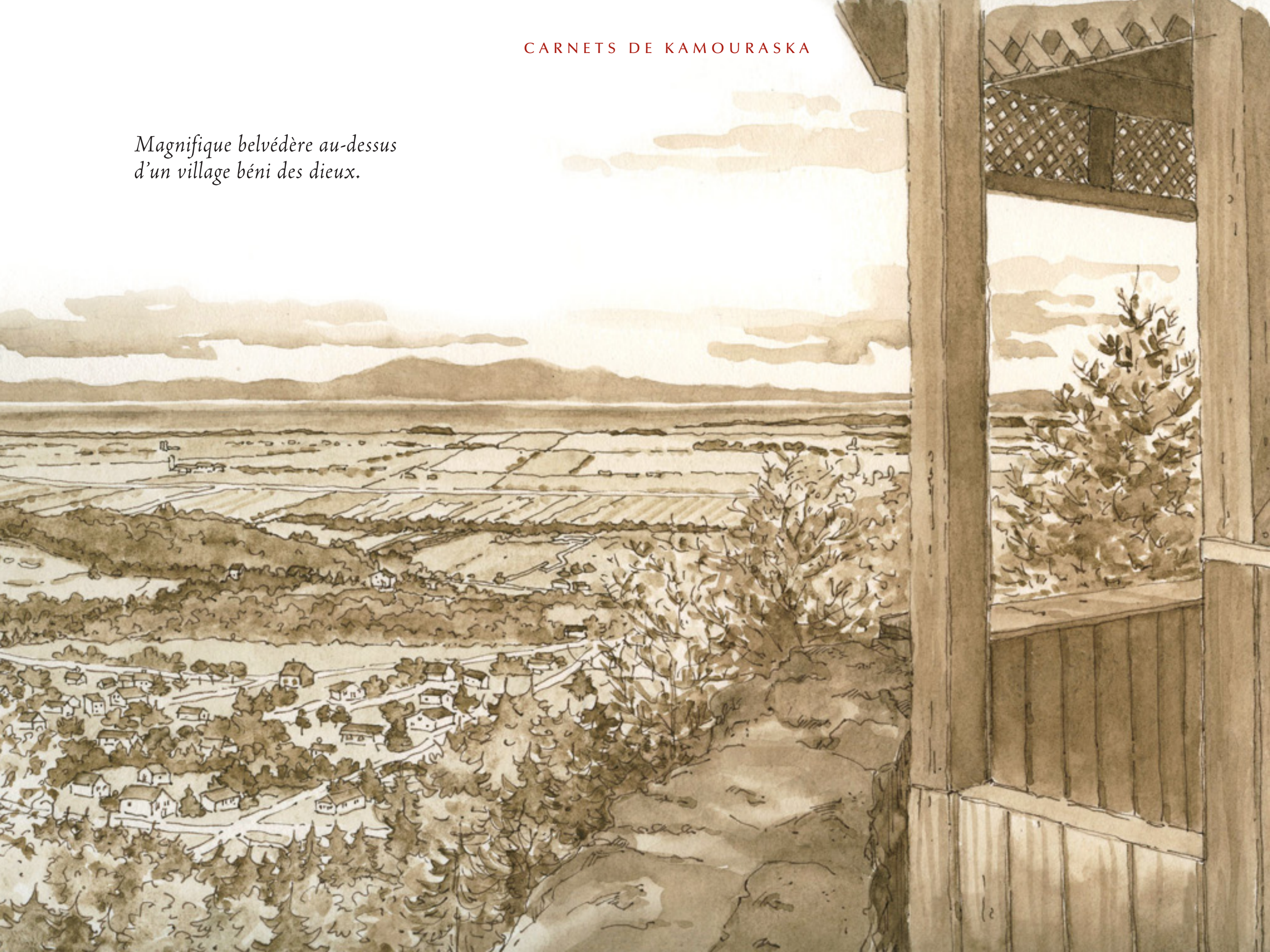
Dans le rang de la Canelle, au-delà de la villa Harding, se trouve l'un des rares cimetières privés du Québec. Il abrite les dépouilles des familles King et Harding et de leurs apparentés. Notez le symbolisme du lieu : de grands pins, associés à la vie éternelle, parce qu'ils sont toujours verts, des arbres à haut fût qui s'élèvent dans le ciel, comme les âmes des défunts, des arbres qui donnent un tapis d'aiguilles silencieux sous les pas et, finalement, des pins qui murmurent doucement sous les brises. Tout pour favoriser le recueillement du visiteur et l'extraire du monde bruyant.

Et si on s'offrait un vol d'oiseau? Si on montait sur le haut plateau jusqu'à la croix qui veille sur le village? Par l'ancienne Côte des Chats, rebaptisée dernièrement Côte Norbert. Elle débouche à quelques pas au sud de l'église.

Taillée elle aussi dans les schistes appalachiens, la montée plutôt raide nous mène sur le rang de la Montagne, là où les rares pommiers chevelus poussent leurs rameaux vers l'est sous la force des vents. Vaste panorama et paysage grandiose.



*Magnifique belvédère au-dessus
d'un village béni des dieux.*





Et on plonge dans ce couloir bordé de schistes.

En quittant ce belvédère, le visiteur a le choix entre pousser vers l'est, jusqu'à Mont-Carmel, par ce magnifique rang des sommets, ou alors redescendre, rouler un peu vers l'est sur la 230 et aller emprunter la route de la Plaine qui mène à Rivière-Ouelle.

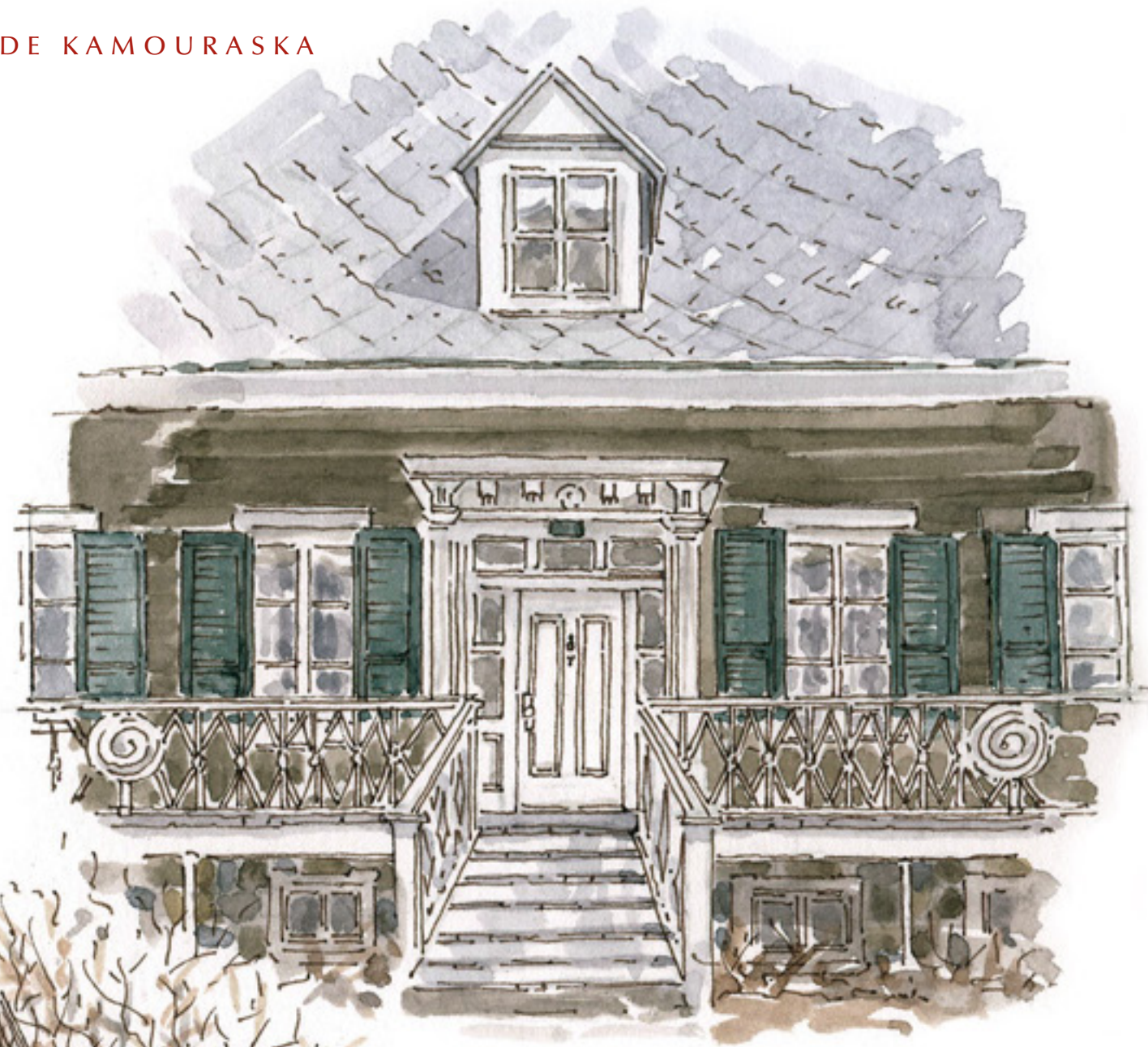
Rivière-Ouelle

La route de la Plaine longe la grande tourbière Lambert aperçue depuis le belvédère de Saint-Pacôme. On peut y voir de gros aspirateurs qui avalent la mousse de sphaigne. C'est la première d'une dizaine de grandes tourbières réparties d'ici jusqu'au Bic et qui témoignent à leur façon des

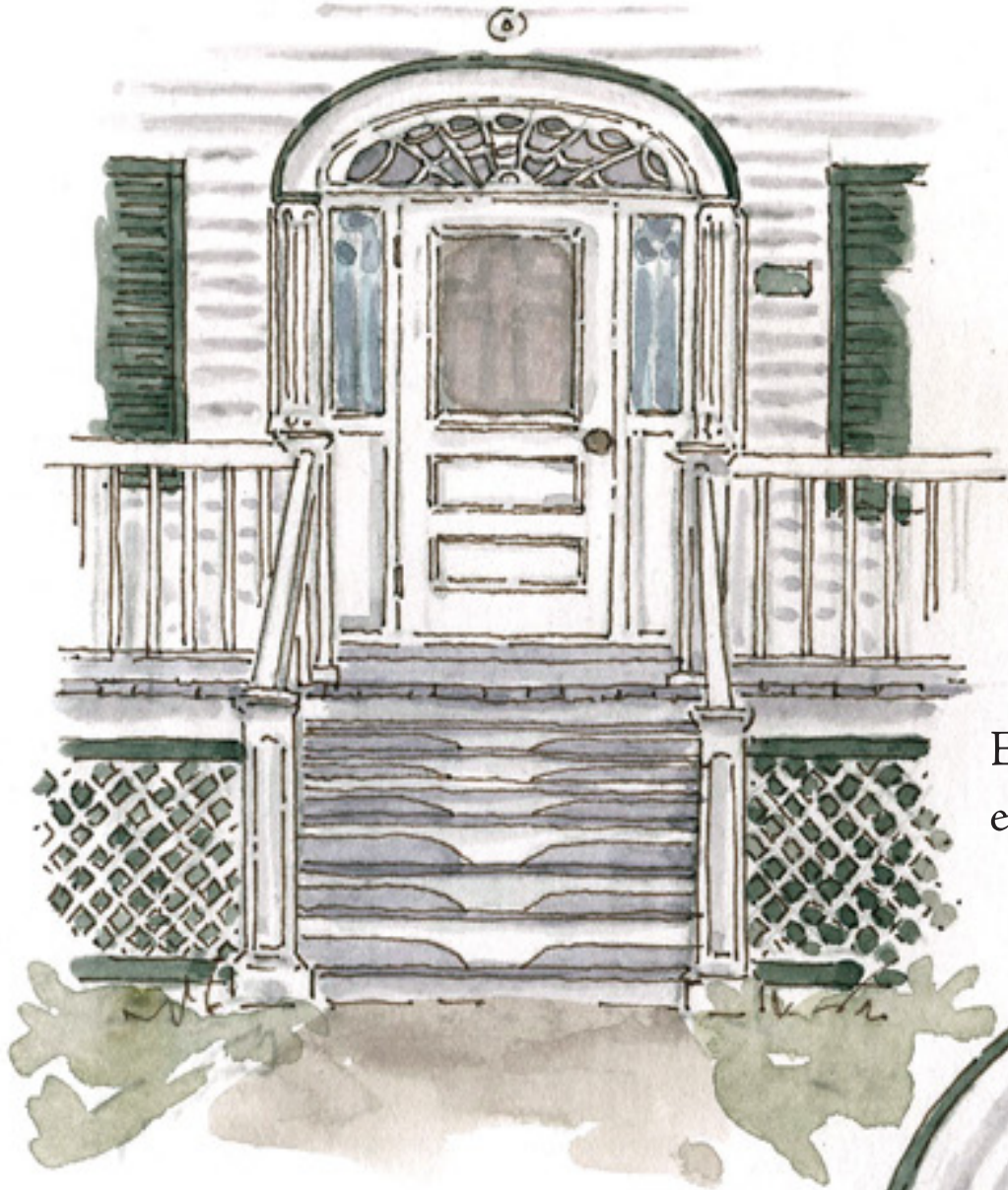
caractères géographiques du littoral de l'estuaire, jadis ennoyé depuis le piémont des Appalaches. Ces tourbières sont en fait d'anciens bassins clos, formés lors du retrait des glaces, il y a plusieurs milliers d'année et qui ont été envahis par les mousses de sphaignes.



Parvenu à la jonction de la route 132, on peut prendre la direction du village dont on aperçoit le clocher, à l'ouest, admirer au passage les belles maisons anciennes ornées de fines menuiseries, jeter un coup d'œil aux œuvres d'art de l'église et finalement pousser au bord de l'eau par le chemin de la Pointe.



En général, devant les grandes maisons, l'escalier situé en façade principale s'évase de haut en bas afin de corriger la perspective et d'ajouter ainsi plus de majesté à l'ensemble de la galerie.



Entablement sur colonnes, imposte en éventail, panneaux soulevés et balustrades ajourées, la menuiserie fine s'expose ici en virtuose.





Depuis la fin du XVII^e siècle, des habitations ancrées dans le roc affleurant.

Après avoir goûté à la meilleure glace du canton, on emprunte le chemin de la Petite Anse : au passage on observe, sur la gauche, deux très anciens complexes agricoles, maisons et dépendances, bien assises sur les affleurements rocheux selon la logique paysagère déjà décrite de préservation absolue des surfaces en culture. Cet ancien rang mène au chemin du Quai et au site de la petite anse et du fameux quai de Rivière-Ouelle.

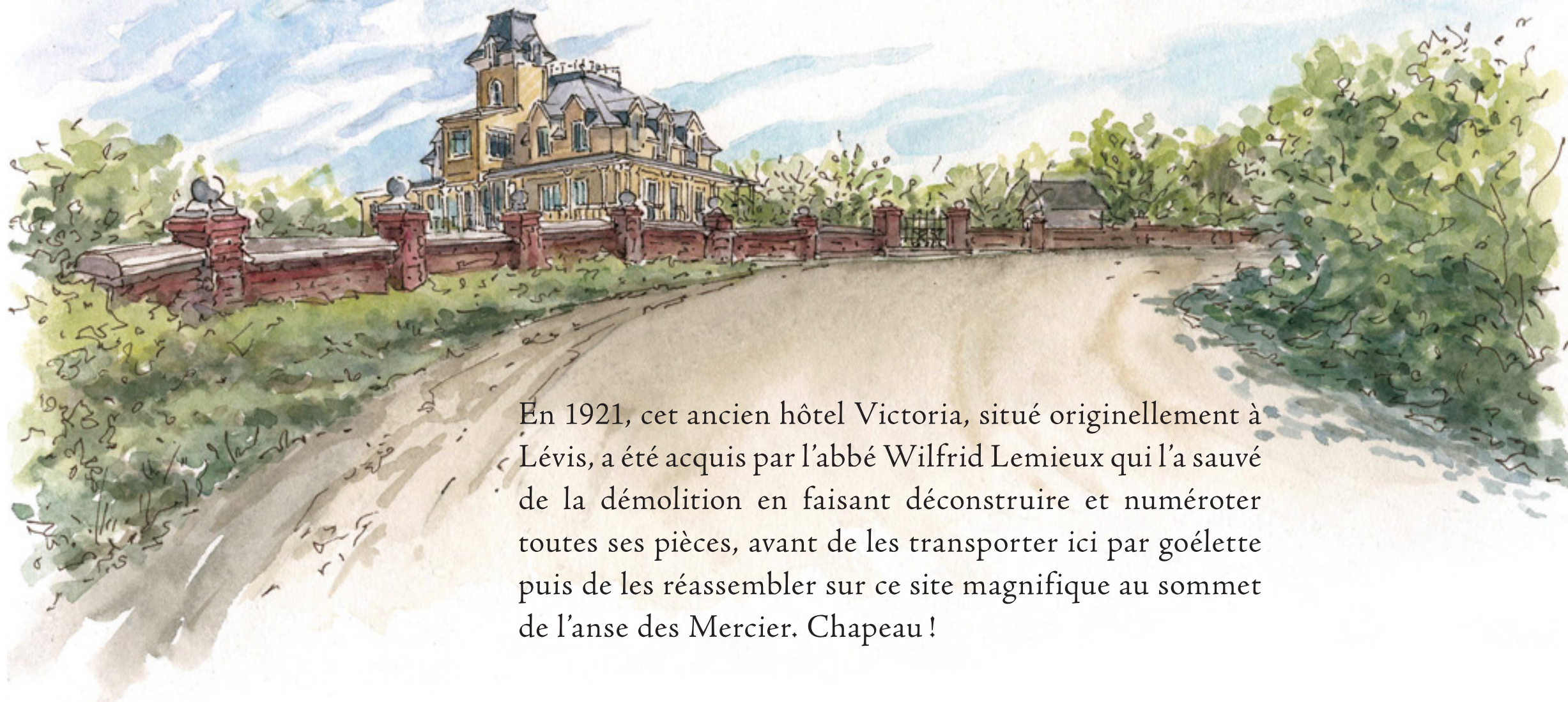


D'où vient cette célébrité ? De cette période, entre 1860 et 1930, qui a vu se développer sur cette pointe une intense activité d'exportation de bois, de traversier-rail vers Charlevoix et bien sûr de fréquentation touristique assidue. Il subsiste, en bordure de l'anse, mais totalement conquis par les massifs d'églantiers, le tracé du chemin de fer qui amenait non seulement le bois des moulins de Saint-Pacôme jusqu'au quai, mais aussi les wagons Pullman de quelques riches entrepreneurs américains invités à séjourner à son domaine de

Saint-Irénée, par Rodolphe Forget, grand patron millionnaire de la Montreal Light Heat and Power, ancêtre de la Power Corporation. Disparus les nombreux bâtiments érigés sur l'ancien quai et les bateaux à vapeur qui ramenaient pour l'été visiteurs et estivants. Ne restent, pour la mémoire du lieu, que le bel hôtel Laurentides récemment transformé en lieu de séjour, et une structure d'enrochements qui permet à peine aux pêcheurs d'éperlans de maintenir leur précieux rendez-vous du mois d'août.



Printemps et automne, on les voit s'abattre sur nos champs comme neige lourde.



En 1921, cet ancien hôtel Victoria, situé originellement à Lévis, a été acquis par l'abbé Wilfrid Lemieux qui l'a sauvé de la démolition en faisant déconstruire et numéroté toutes ses pièces, avant de les transporter ici par goélette puis de les réassembler sur ce site magnifique au sommet de l'anse des Mercier. Chapeau !

Sur le rang de la Grande-Anse, voici un petit ensemble de la tradition domestique locale, conservé avec un soin jaloux : maison avec cuisine d'été, remise à bois, fournil et petite laiterie.





*Un avant-goût de la Gaspésie : la pointe du vieux quai
et l'anse bordée d'égantiers.*



Et voilà les villas et les chalets de Saint-Denis.



Saint-Denis-de-la-Bouteillerie

Filer vers Saint-Denis par la route 132 équivaut à rouler sur un long rivage rocheux en bordure d'une mer... devenue terre en culture, avec, au

loin, à droite, la grande tourbière Lambert. La logique des paysans d'autrefois trouve ici sa pleine illustration : ils bâtissent leur maison sur le dur et préservent la terre qui les nourrit.



L'église de Saint-Denis est la seule du comté, voire de toute la Côte-du-Sud, à avoir son long vaisseau orienté nord-sud. Il a sans doute fallu au seigneur Chapais une permission spéciale du diocèse de Québec pour la construire ainsi, car la règle depuis la fin du ^{xvii}^e siècle voulait une nef dirigée vers l'est, avec célébrant et fidèles tournés vers Jérusalem, comme chez les musulmans qui se tournent vers la Mecque. D'autant plus que le corps principal aligné est-ouest offrait alors moins de prise aux vents froids et bénéficiait au maximum de la chaleur passive fournie par le soleil d'hiver. Mais ici, sur ce coteau élevé, le site se prêtait bien à une façade offrant une vue dominante



sur la plaine, ainsi qu'à un clocher dont la flèche finement élancée surpasse fièrement toutes celles des églises des alentours. Rien n'est trop beau pour témoigner de sa foi.

Un enclos paroissial bien gardé.



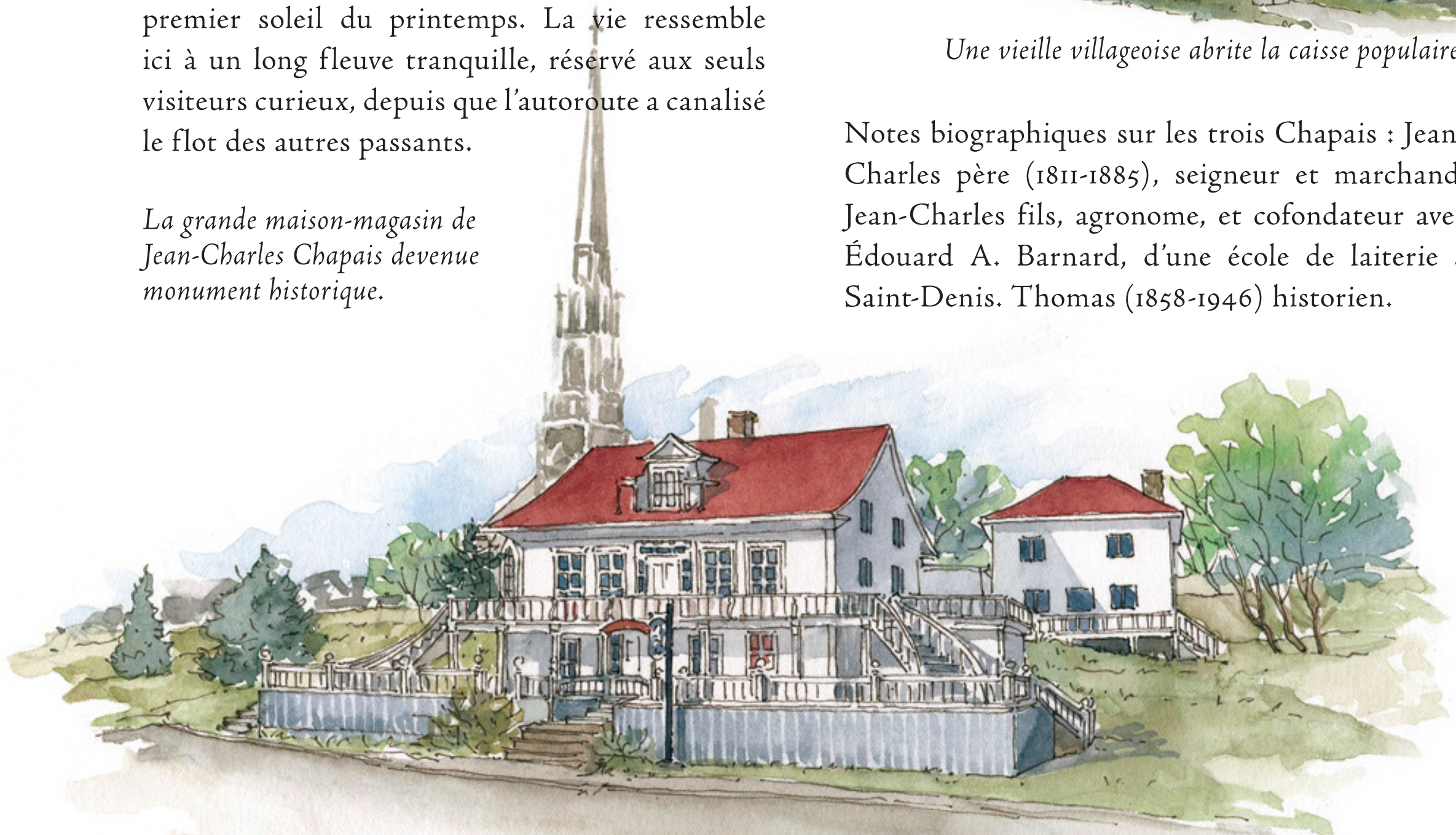
Le village s'étire en un long ruban accroché à la face sud de l'affleurement, égrenant maisons, dépendances, fournils, jardins potagers et fruitiers. S'y retrouvent pommiers, pruniers, poiriers et cerisiers qui fleurissent plus tôt qu'ailleurs au premier soleil du printemps. La vie ressemble ici à un long fleuve tranquille, réservé aux seuls visiteurs curieux, depuis que l'autoroute a canalisé le flot des autres passants.

La grande maison-magasin de Jean-Charles Chapais devenue monument historique.



Une vieille villageoise abrite la caisse populaire.

Notes biographiques sur les trois Chapais : Jean-Charles père (1811-1885), seigneur et marchand, Jean-Charles fils, agronome, et cofondateur avec Édouard A. Barnard, d'une école de laiterie à Saint-Denis. Thomas (1858-1946) historien.





Le blizzard ou la poudrerie de la plaine de Kamouraska : une expérience enveloppante.

Saint-Philippe-de-Néri



Voilà un autre noyau religieux qui emprunte la logique paysagère simple et efficace observée à La Pocatière : les Anciens ont utilisé adroitement l'affleurement rocheux à la fois comme assise et comme abri contre les vents dominants de l'ouest. Par une belle matinée d'été, déambuler dans les rues étroites de ce vieux village permet de découvrir de jolies maisons, des parcelles aménagées avec soin, des jardins potagers et fruitiers et tout un monde de convivialité. Sur la rue de la Station,

orientée face au sud, et qui menait à une gare disparue, on vous propose d'identifier un phénomène paysager très intéressant et dont on reparlera plus loin au delà de Mont-Carmel : il s'agit de repérer dans la trame des bâtiments, les maisons implantées de façon perpendiculaire à la voie publique, celles qui offrent leur plus longue façade au soleil du sud. Ne sont-ce pas les plus anciennes ? À quelle logique répondent-elles ?

Ci-haut, la rue de la Station et son bâti perpendiculaire.





Un sentier de ski de randonnée fort bien abrité.



En hommage à Cérès, gardienne de nos champs.



De plus en plus répandues dans les paysages des campagnes, ces plantations de saules à croissance rapide sont destinées à produire une biomasse, source d'énergie.

Mont-Carmel



Petite maison d'esprit néo-gothique.

Les Anciens ont voulu percher leur village comme l'aigle pose son nid, accroché solidement au bord des premières marches du plateau des Appalaches, et ils lui ont donné le nom de la montagne du pays d'Israël, ce mont Carmel qui figure aussi dans la Bible. Ne cherchez pas dans ce joli village ni les ermites, ni les carmes déchaussés, ni les carmélites, vous rencontrerez plutôt des gens dynamiques, attachés à leur patelin autant

qu'à leur forêt, récemment devenue communale, c'est-à-dire de propriété municipale. Et ils s'en occupent de façon originale : sentier de marche des poètes, parc public avec piscine, église et salle municipale chauffées à la biomasse, tandis que plein d'autres projets mijotent dans les marmites. On ne manque pas de vision ici, tant il est vrai que la vue porte loin sur le rang de la montagne derrière l'église.





La route 287, qui mène au grand lac de l'Est, à trente-six kilomètres au sud, nous permet de franchir une série de vallons défrichés et occupés depuis la fin du XIX^e siècle. On peut observer tout au long de cette route forestière l'implantation particulière des maisons et des dépendances agricoles les plus anciennes : les bâtisseurs alignaient les longs pans des constructions face au sud, de manière à profiter au maximum de la chaleur du soleil et à donner moins de prise aux vents d'hiver. C'était avant l'ère des moyens actuels d'isolation et de chauffage. D'aucuns diraient avant l'ère du gaspillage d'énergie...

Un vrai bijou sur la route du haut-pays : petit complexe agricole finement restauré.



Le parc régional du Haut-Pays de Kamouraska regroupe pas moins de sept municipalités dans un projet de développement social et récréotouristique de leurs ressources naturelles, culturelles et patrimoniales. Il regroupe les municipalités de Saint-Onésime d'Ixworth, de Saint-Gabriel-Lalemant, de Mont-Carmel, de Saint-Bruno, de Sainte-Hélène, de Saint-Joseph et de Saint-Alexandre. Une signature commune et une image de marque identifieront sous peu chacun des attraits de ce parc régional.



*La gare de Bretagne,
témoin d'un chemin de fer disparu, l'Intercolonial.*



La chapelle et la plage du grand lac de l'Est.



Agrandie à trois reprises depuis le milieu du XVIII^e siècle, la maison Langlais a retenu l'intérêt de bien des artistes, comme Herbert Raine.

Source : Herbert Raine, Vieille maison à Kamouraska, 1916, crayon Conté sur papier, 18,4 x 27,8 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, 1950.03.52 ; don de l'artiste. Photographie : Idra Labrie.



Kamouraska

Venant de l'ouest par la route 132, au sortir de l'affleurement de Saint-Denis, on débouche dans le paysage le plus caractérisé de la région : à partir d'ici la plaine agricole s'étire en largeur, comme une mer qui s'étalerait et que viendraient percer,

comme autant d'anciennes îles, caburons et crans de roche dure. À partir d'ici encore, les grands champs en culture vont buter à gauche sur l'aboîteau, cette digue de terre qui les protégera des hautes marées d'eau salée qui brûle les sols.



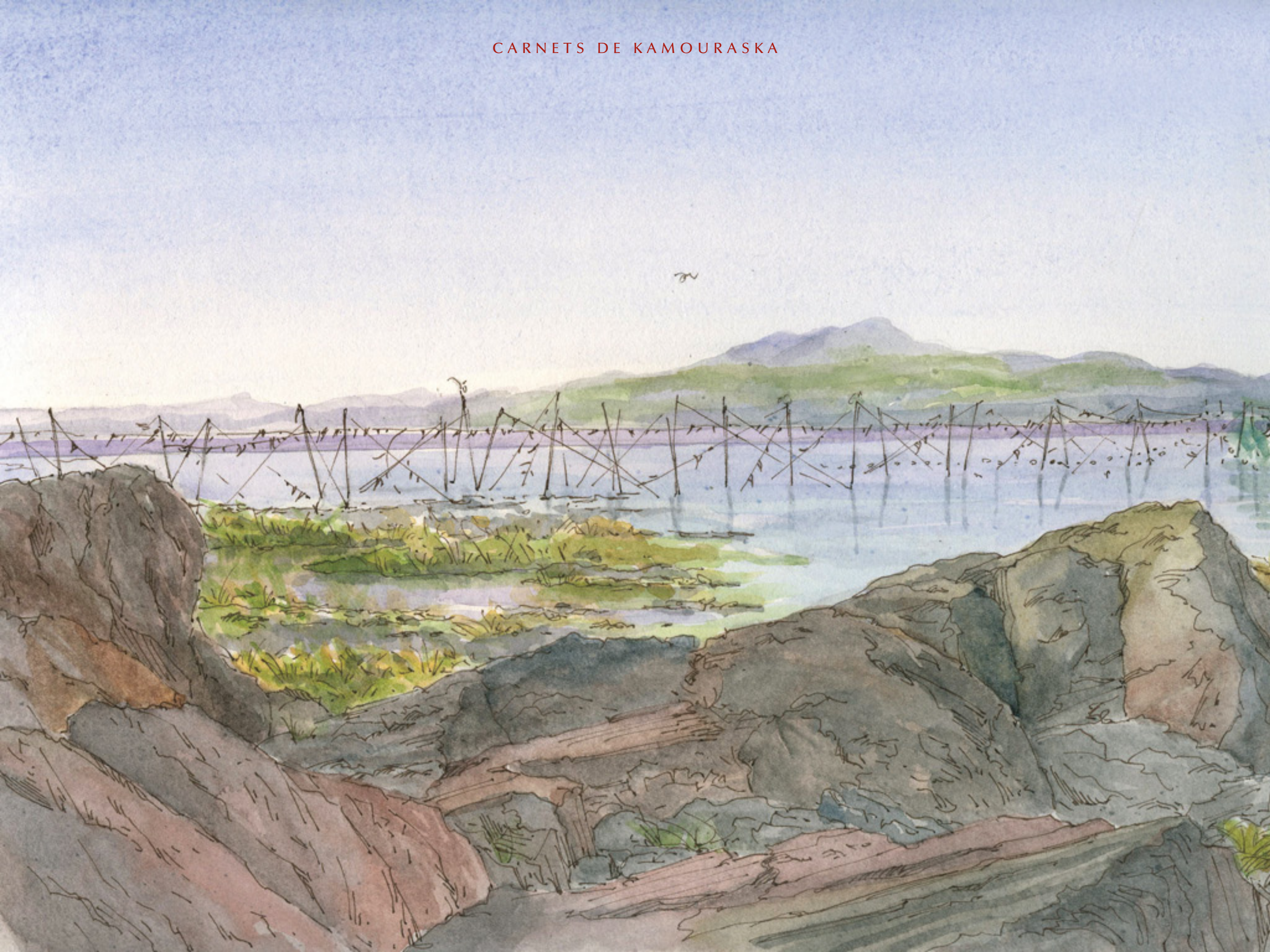
Et tout au bout de la route, telle une sentinelle qui veille à l'entrée de son village, on aperçoit la grande maison Langlais, élégante malgré sa masse, irradiant une sorte de majesté pérenne grâce à ses murs de pierre, ses quatre souches de cheminées et ses nombreuses dépendances qui ont défié tous les blizzards de la côte depuis plus de deux siècles.

Pour découvrir le trésor de Kamouraska, on gravit une pente en laissant, à gauche, le cap Blanc et son motel soudé au rocher. S'ensuivent trois kilomètres de pur ravissement : ce village est un balcon naturel créé par la roche mère mais humanisé par deux siècles de bon goût et de savoir-faire d'où observer la vie du fleuve et de ses îles. C'est à pied qu'on en perçoit le mieux les richesses.

CARNETS DE KAMOURASKA



CARNETS DE KAMOURASKA



Une pêche à l'anguille, comme il y en eut des dizaines et des dizaines sur le front du comté.



Odeurs de mer.





Un village entièrement conçu par et orienté vers le commerce maritime et la batellerie.



*Deux grands marchands y ont fait fortune :
Amable Dionne et Louis Miller.*



Le quai de Kamouraska grouillait de vie au temps des voitures d'eau.
Source : Kamouraska. Vue prise du quai,
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, P547, PCP 212-21.



*Une grammaire
décorative inspirée
par le néo-classicisme
sur l'avenue Morel.*

*Colonnes ioniques, pilastres à la
grecque, entablements moulurés
et corniches ornées, baies latérales
et châssis d'imposte finement
menuisés, les bâtisseurs
de Kamouraska ont voulu
exprimer leur savoir-faire
et nous en mettre plein
la vue, à la grandeur
de ce pays.*

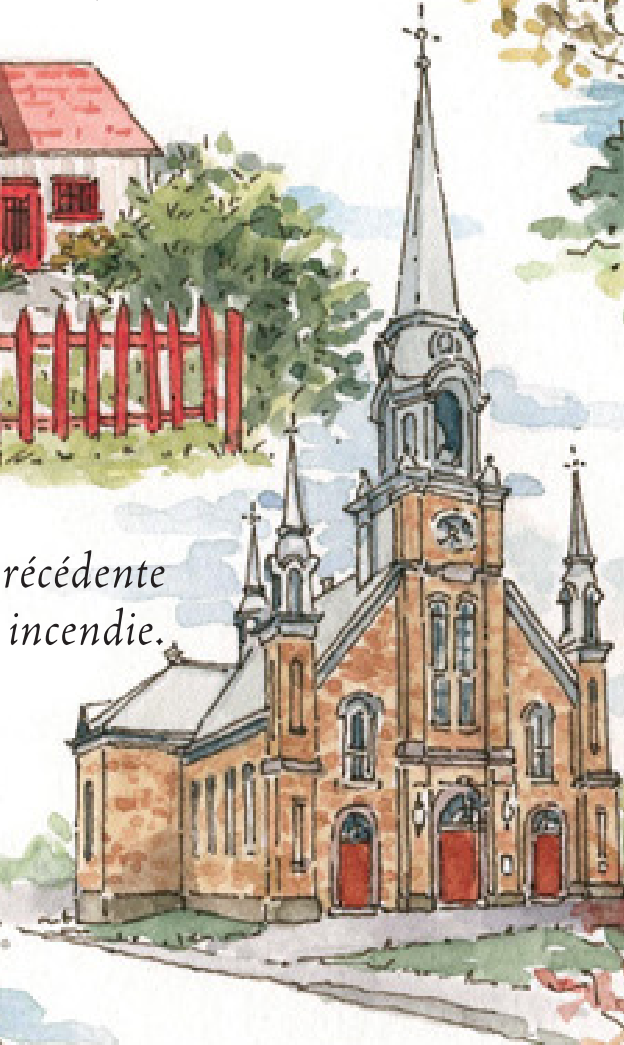
Un fournil, où les gens vivaient l'été pendant qu'ils louaient leur grande maison aux messieurs-dames de la ville.



Une grande maison bourgeoise d'esprit néo-Reine-Anne abrite la boulangerie Niemand, fierté de Kamouraska.



L'église de 1914 a remplacé la précédente détruite par un incendie.



Le musée de Kamouraska occupe l'ancien couvent des sœurs.

Le grand presbytère construit en 1848 par Jean-Baptiste Hébert.



Ce village est un répertoire des plus beaux spécimens inspirés des styles anciens : le style château d'esprit médiéval, la villa au toit français rappelant le Second Empire, la villa néo-classique d'influence palladienne et finalement la longue maison rurale de la fin du XVIII^e siècle, mise au goût des années 1840.



L'ancien Palais de Justice, construit en 1888.



*La villa Saint-Louis,
une vieille tradition hôtelière.*



La villa Taché, un joyau architectural construit en 1855, avec sa frise en fleur de lys.



La maison Desautel, une doyenne remarquable.



Une poussée vers l'est nous mène au manoir seigneurial Taché, lieu de tournage de la populaire série télévisée *Cormoran*, œuvre du regretté Pierre Gauvreau. Cette résidence fut reconstruite par l'architecte Cyrias Ouellet peu après l'incendie de 1885 qui détruisit le manoir d'origine, là où les événements du célèbre roman *Kamouraska*, d'Anne Hébert, se sont bel et bien déroulés.



Un peu plus à l'est, sur la route 132, on trouve l'emplacement originel de Kamouraska. On y a aménagé un parc commémoratif appelé « Le berceau ». Au tout début du XVIII^e siècle, les premiers censitaires de Kamouraska ont choisi ce site pour ériger leur noyau paroissial. S'y sont succédé chapelle de bois en 1709, presbytère en 1715 et église en pierres en 1735.

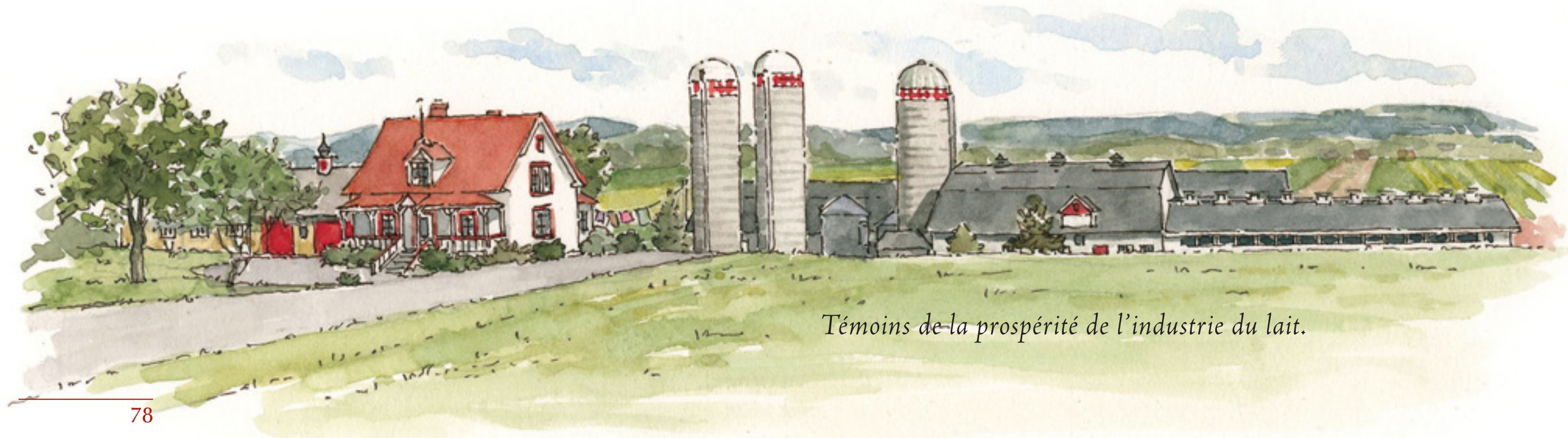
Source : James Peachey, *A View of Gros Isle with the Church at Kamouraska*, 1784, dessin, Archives nationales du Canada, c-002016.

Toutefois plusieurs facteurs ont joué contre le développement du lieu : le sol argileux s'est révélé peu favorable aux lourdes constructions, associé aux risques d'inondations, tandis que le lieu dit Pincourt, site de l'actuel village, offrait aux commerçants et aux navigateurs une foule d'avantages naturels facilitant entreposage et transbordement des denrées. Si bien qu'en 1791, à la suite d'un tremblement de terre, les paroissiens choisirent d'ériger église et village sur un nouvel emplacement.



En vélo, sur les rangs de la haute-ville, du cap de l'Embarras, du petit-village et des côtes, on note la qualité et l'ampleur des fermes laitières qui maintiennent avec fierté les

traditions agricoles. À n'en pas douter, on circule ici au cœur d'un terroir exceptionnel, créé par une longue lignée de gens habités par le respect de la terre.



Témoins de la prospérité de l'industrie du lait.



Kamouraska de profil, depuis le rang Pelletier.

Le fameux beurre de Kamouraska

Très tôt après la Conquête, les agriculteurs et quelques marchands bien avisés de Kamouraska tirent profit de la bonne conjoncture et de la présence du fleuve, véritable autoroute liquide, pour approvisionner la ville de Québec en denrées et en produits divers. Des quais de Kamouraska et de Rivière-Ouelle, les goélettes et les barques font voile vers la Capitale portées par les marées et les vents d'est et chargées de grains, de pois, de lard et de bœuf salés, de saumons et d'anguilles aussi salées, de laine brute ou tissée, bientôt de pommes et de prunes et enfin, d'un produit qui se taille une place de choix : le beurre fermier du Kamouraska. Pendant près d'un siècle, soit de la plus ancienne

preuve écrite de cette renommée, datée de 1776, jusqu'aux années 1880, ce beurre surclasse tous les autres sur le marché, au point d'être exporté aux États-Unis, voire même d'être coté en Angleterre. Cette grande qualité du produit provient de la valeur en protéines des fourrages, du lait très riche en matière grasse offert par les petites vaches canadiennes, du soin apporté à la fabrication et de la sélection rigoureuse qu'effectuent des marchands comme Amable Dionne, Pierre Casgrain et Sifroy Guéret dit Dumont, avant de l'expédier au loin. La production de ce beurre fermier atteindra le poids record d'un million quarante mille kilos, en 1891, avant d'être complètement remplacée par une production de facture industrielle, celle des beurreries de village qui se multiplient dorénavant sur tout le territoire.

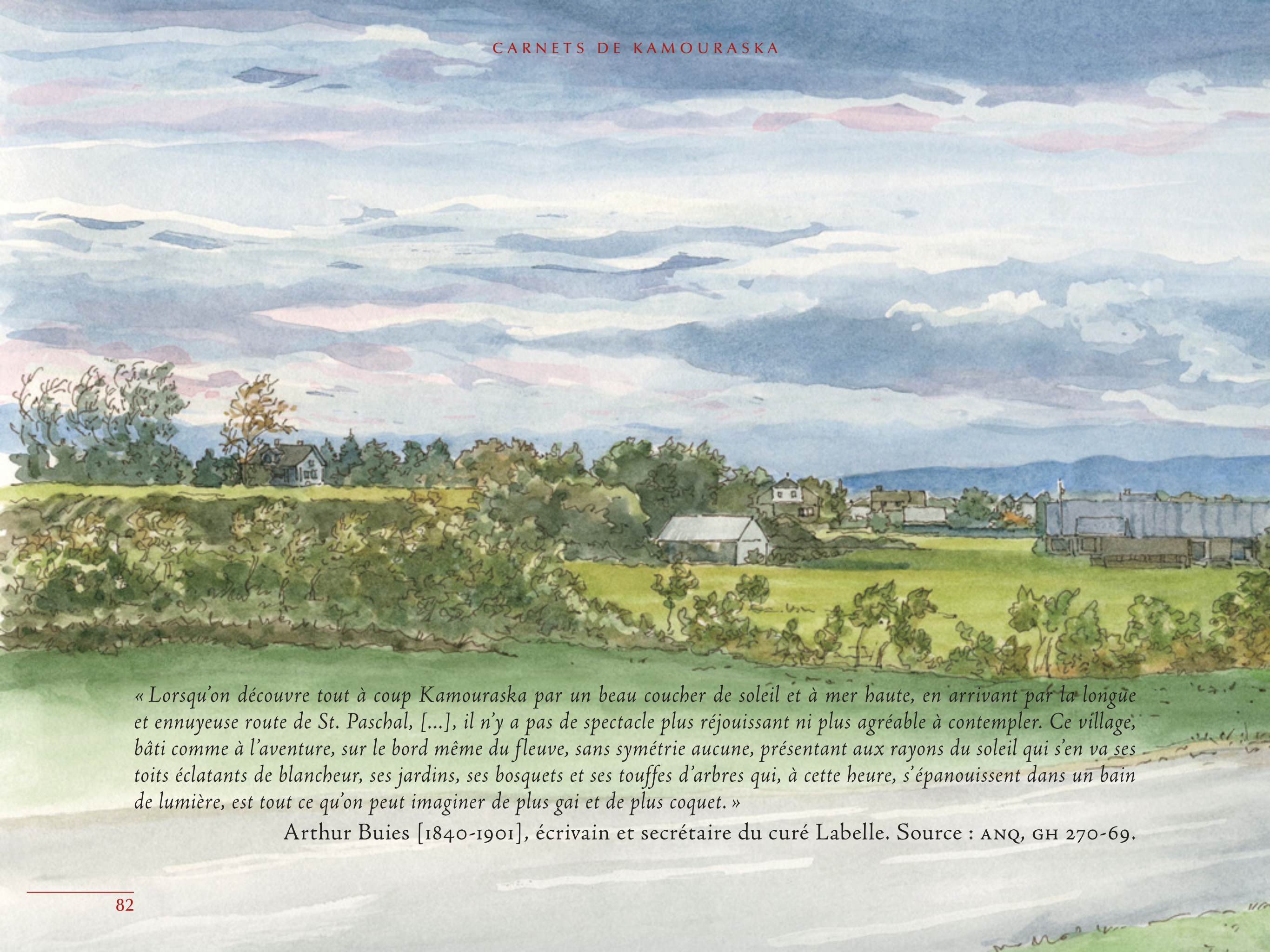




La laiterie ancienne et ses accessoires : terrines, baratte, tinettes, etc.

Le beurre fermier destiné à l'exportation est produit dans ces petites dépendances appelées laiteries : le lait du jour repose quelques heures au frais dans des terrines évasées, soigneusement alignées sur des tablettes ; la crème qui monte à la surface des récipients est ensuite versée dans la baratte et brassée vigoureusement pour la monter

en beurre. Salé et mis en tinettes ou en moules, ce beurre sera conservé au frais puis expédié sur les marchés dès le début de l'automne. La production du beurre relevait généralement de la fermière, de ses bons soins et de ses exigences habituelles de propreté. La laiterie était en fait son royaume en tant que prolongement de sa cuisine.



« Lorsqu'on découvre tout à coup Kamouraska par un beau coucher de soleil et à mer haute, en arrivant par la longue et ennuyeuse route de St. Paschal, [...], il n'y a pas de spectacle plus réjouissant ni plus agréable à contempler. Ce village, bâti comme à l'aventure, sur le bord même du fleuve, sans symétrie aucune, présentant aux rayons du soleil qui s'en va ses toits éclatants de blancheur, ses jardins, ses bosquets et ses touffes d'arbres qui, à cette heure, s'épanouissent dans un bain de lumière, est tout ce qu'on peut imaginer de plus gai et de plus coquet. »

Arthur Buies [1840-1901], écrivain et secrétaire du curé Labelle. Source : ANQ, GH 270-69.

CARNETS DE KAMOURASKA





Four à pain, fournil, gloriette, coquetteries menuisées, etc.

Saint-Pascal

En arrivant à Saint-Pascal, il est d'usage de payer un tribut à l'ancien ermite qui, du haut de sa montagne, a veillé sur le quotidien des pauvres terriens et pêcheurs vivant à ses pieds. Ce personnage réel, le fameux père Coton, qui figure parmi les *Originaux et détraqués* de Louis

Fréchette, a bel et bien vécu dans une hutte sur la montagne qui porte aujourd'hui son nom. L'aumône qu'on lui verse se résume en efforts musculaires et en exercice cardio qui nous mènent au magnifique belvédère surplombant la ville et la région.



Favorisée par la venue du rail en 1860, la ville s'est dotée d'industries variées mais étroitement associées à son milieu rural : tanneries, moulins à eau à faire farine, à fouler, à carder, à scier, ainsi qu'une manufacture plus que centenaire de

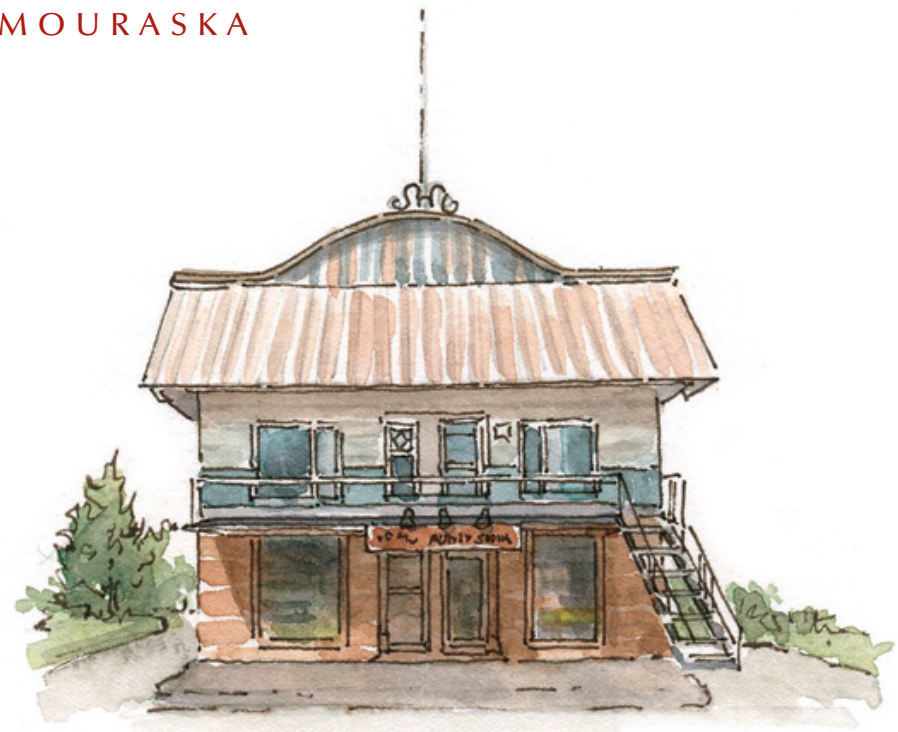
véhicules de ferme, la compagnie Normand, sise maintenant en plein cœur de la ville. Un circuit de découverte de ce riche patrimoine local débute précisément dans l'ancienne gare qui héberge le bureau d'informations touristiques.



Le moulin Lavoie et la rivière Goudron.



Un autre porche dans la tradition néo-classique.



Une devanture à la mode néo-renaissance à l'italienne.

Étroitement associée à l'activité agricole et au savoir-faire du charonnage et de la mécanique, la compagnie Normand fabrique ici des voitures et des équipements de ferme depuis près de 150 ans.





On doit cette belle façade néo-classique de l'église de Saint-Pascal à Jean-Baptiste Hébert, constructeur renommé du centre du Québec et aussi auteur du magnifique séminaire de Nicolet.



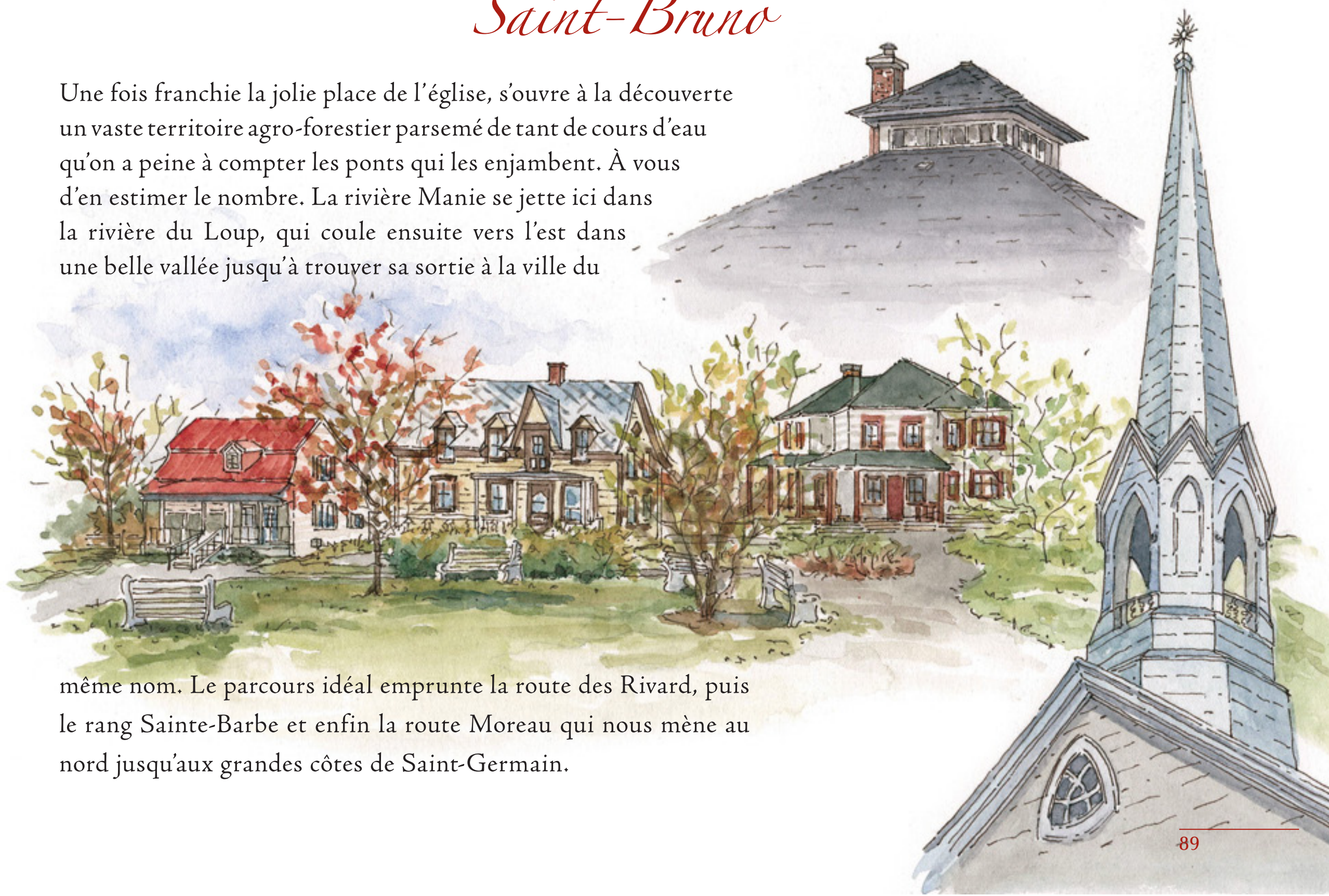
Une autre rareté à découvrir : un petit moulin à scie encore actionné par sa roue à eau.



Parc des Sept-chutes et son sentier.

Saint-Bruno

Une fois franchie la jolie place de l'église, s'ouvre à la découverte un vaste territoire agro-forestier parsemé de tant de cours d'eau qu'on a peine à compter les ponts qui les enjambent. À vous d'en estimer le nombre. La rivière Manie se jette ici dans la rivière du Loup, qui coule ensuite vers l'est dans une belle vallée jusqu'à trouver sa sortie à la ville du



même nom. Le parcours idéal emprunte la route des Rivard, puis le rang Sainte-Barbe et enfin la route Moreau qui nous mène au nord jusqu'aux grandes côtes de Saint-Germain.



La montée de Saint-Germain, de haut en bas, de bas en haut.

Saint-Germain

Son territoire a été soustrait en 1893 de celui des quatre paroisses qui l'entourent, à leur grand déplaisir d'ailleurs, si bien que la municipalité reste l'une des plus petites et l'une des moins peuplées du Kamouraska. Elle n'en offre pas moins beaucoup d'attraits : le panorama des îles vues du rang 2, le sentier des Caburons qui débute

à la sortie sud du village, le magnifique rang des Côtes qui se présente comme un long balcon dominant la plaine, et qui s'étire sur le rang Mississipi. Tant de route à parcourir donne soif, d'où la bonne idée de faire halte à une brasserie, belge en plus, la Brueghel qui a pignon et terrasse sur la route 132, à l'est.

*Le beau Calvaire de Saint-Germain,
œuvre de Louis Jobin, 1850.*



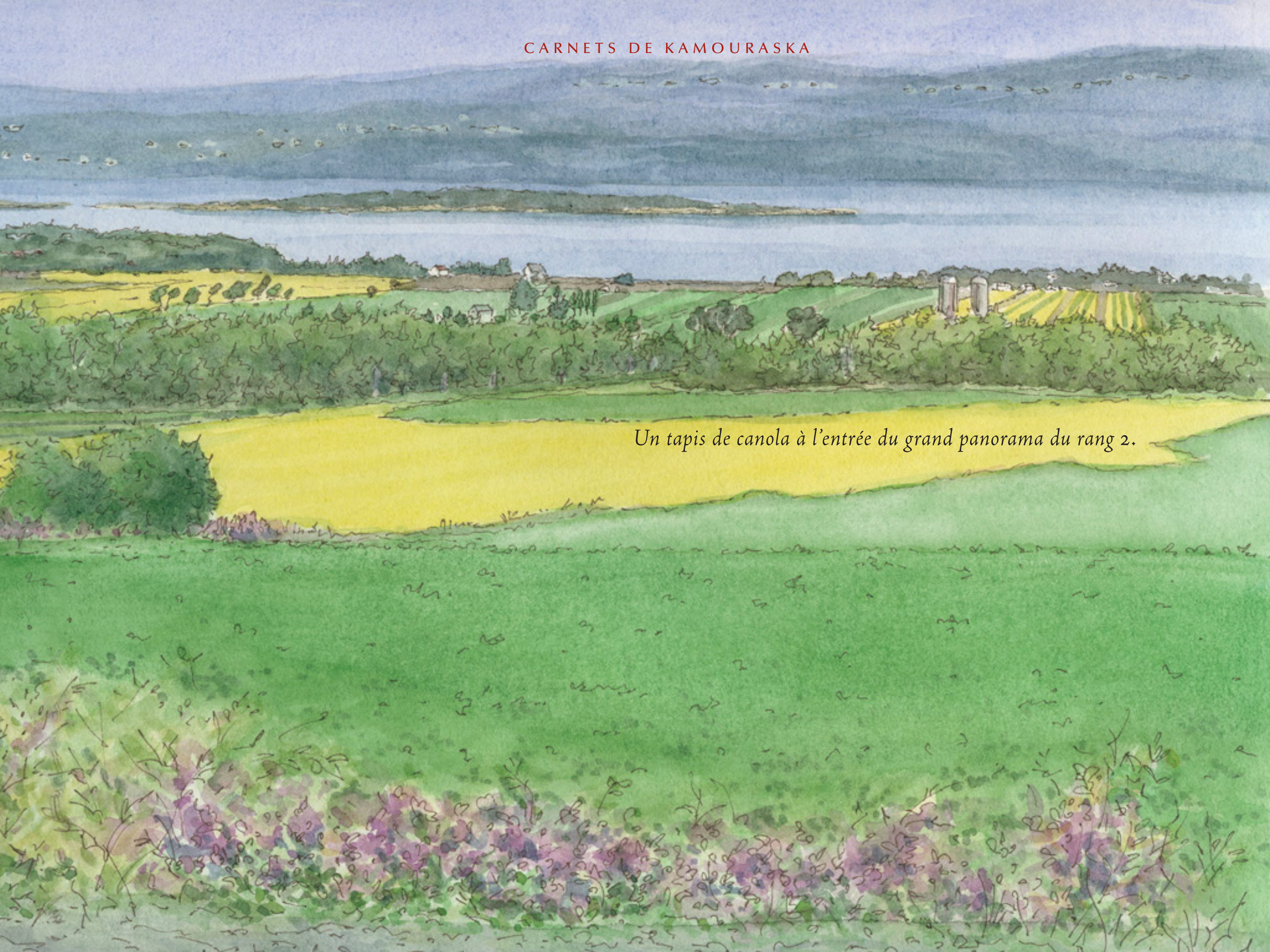
*Restaurées avec soin, plusieurs maisons anciennes viennent contribuer
au plaisir de découvrir le magnifique rang des Côtes.*





CARNETS DE KAMOURASKA





Un tapis de canola à l'entrée du grand panorama du rang 2.



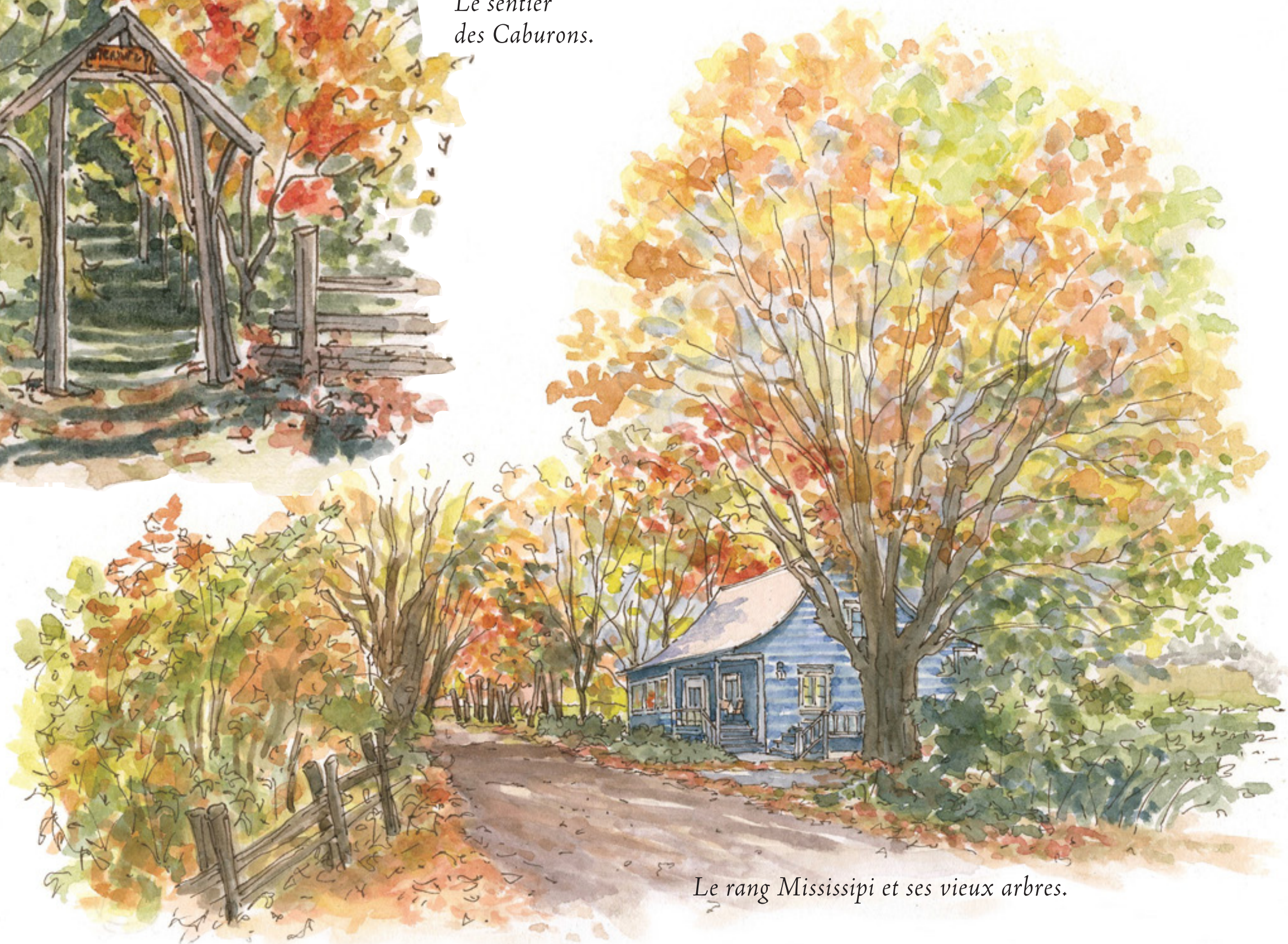
*Il y a de ces lieux qui doivent rester discrets,
peu fréquentés, cette plage en fait partie.
Réservée aux connaisseurs.*



Un trésor à préserver, la petite plage de Saint-Germain.



*Le sentier
des Caburons.*



Le rang Mississippi et ses vieux arbres.

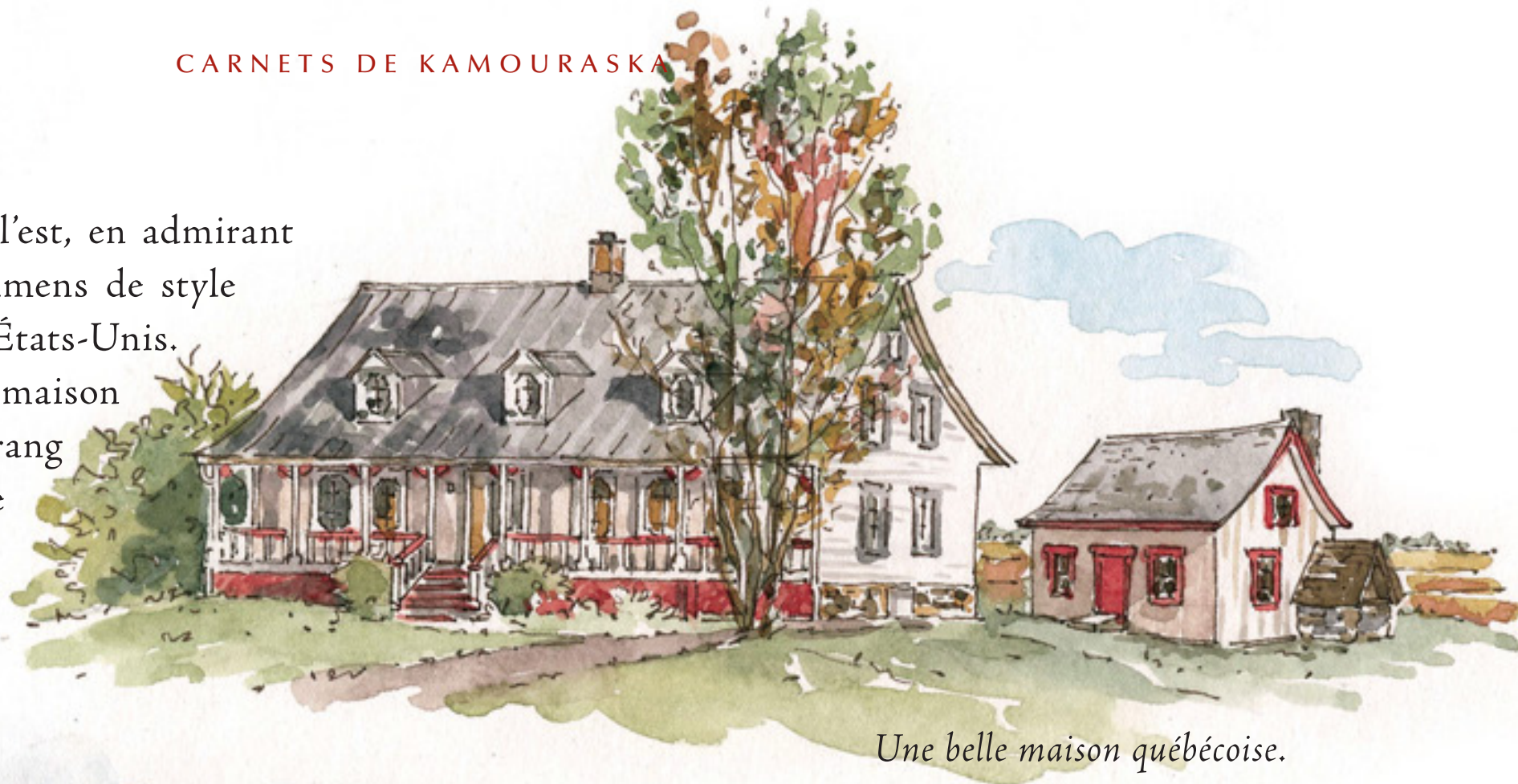
Sainte-Hélène

Par le Deuxième rang de Saint-Germain, on parvient à Sainte-Hélène qui offre quelques jolies maisons de la fin du XIX^e siècle fort bien restaurées, une petite maison néo-gothique, des

Colonial Revival à l'américaine et une second-empire dite au toit français côtoient ça et là de belles maisons du XIX^e siècle au toit à deux pentes.



On suit la route 230 vers l'est, en admirant
au passage de beaux spécimens de style
Colonial Revival, venu des États-Unis.
Derrière cette belle grande maison
qui domine le paysage du rang
2, voilà un petit patrimoine
restauré avec soin. On
l'appelle le fournil à
Blaise.

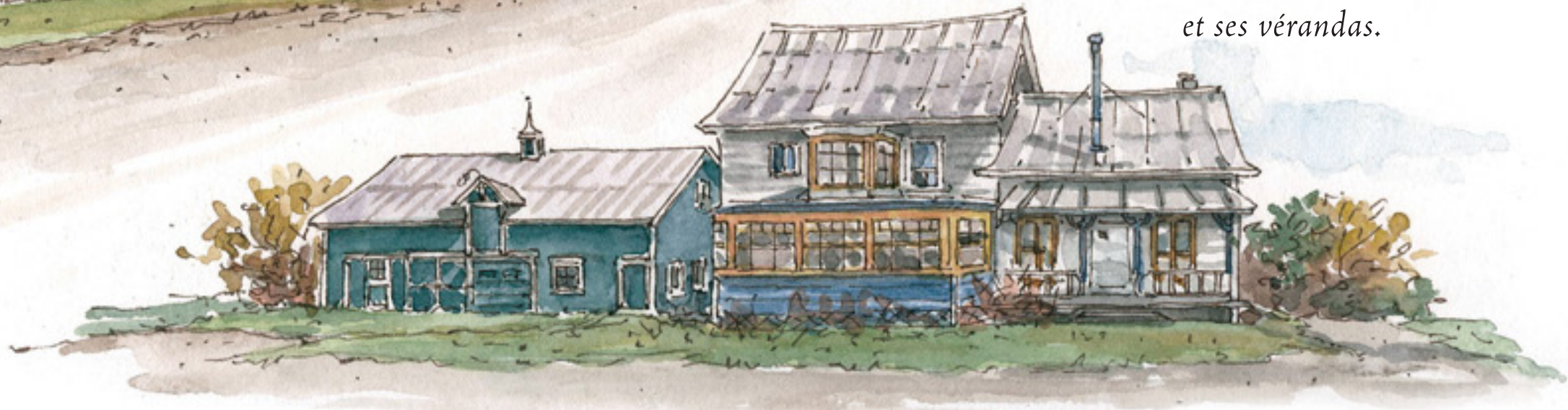


Une belle maison québécoise.



Une belle maison étatsunienne avec sa forge.

*Une autre maison québécoise
avec sa cuisine d'été
et ses vérandas.*





Saint-Joseph

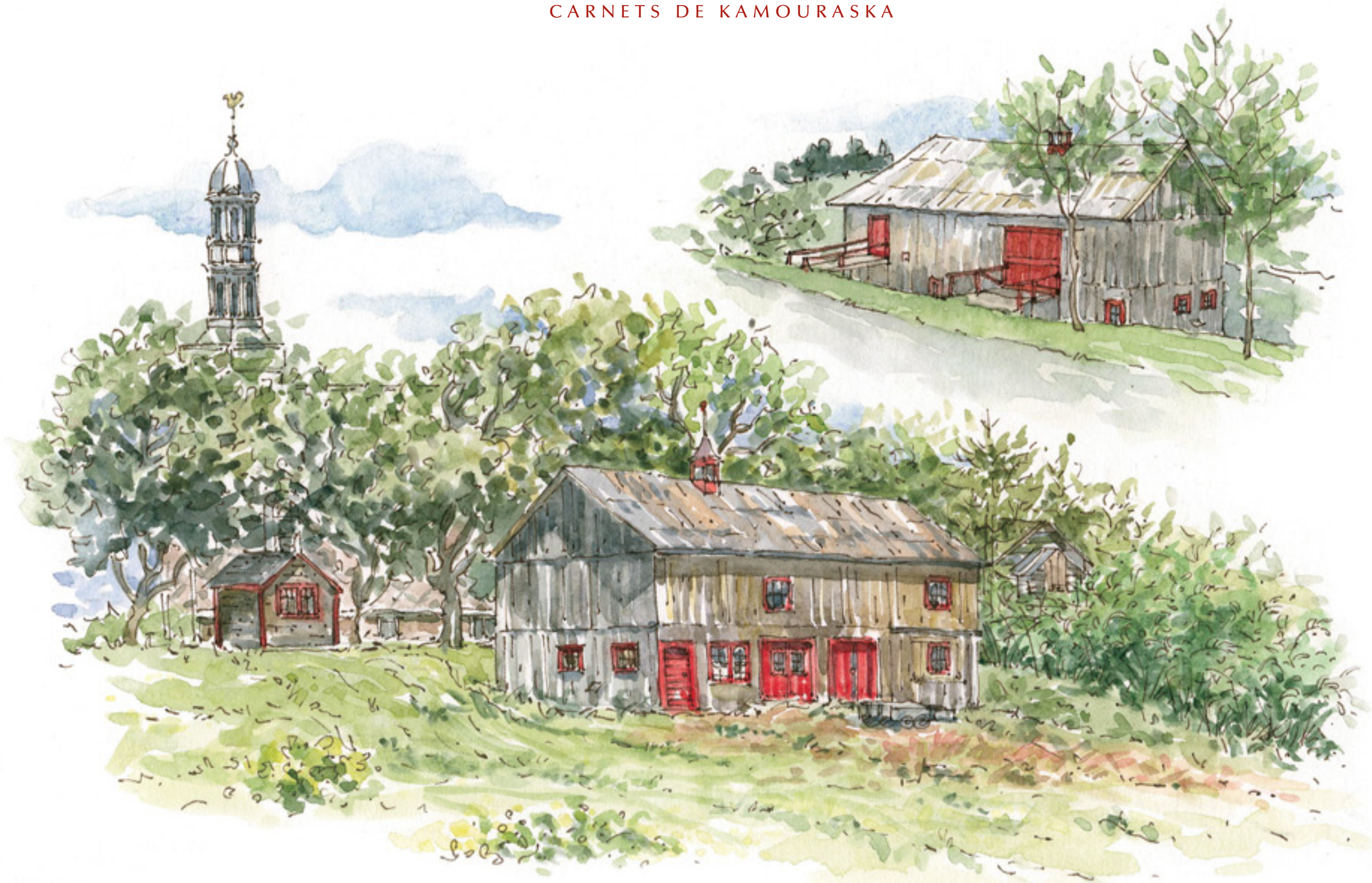
On accède à ce village agro-forestier par la route de la Station qui croise la route 230. Les anciens ont eu le génie de tresser leur nid paroissial à mi-hauteur de la vallée et en surplomb de la rivière du Loup qui s'écoule paresseusement vers l'est.

Le noyau religieux se démarque par sa simplicité. On y trouve tous les attributs d'usage, magnifiquement préservés : église de 1919, presbytère de bonne taille, glacière, petite serre chaude et une grange à dîmes qui a accueilli autrefois les contributions en nature des paroissiens.



Les surprises du
4^{ème} rang est

Le paysage dans cette vallée alterne entre des fermes laitières et des plantations d'arbres de Noël; on y trouve aussi la scierie Deniso-Lebel, sur la route à Picard, à l'ouest et une cour à bois et le petit moulin à scie Aubin Fraser, sur le 4^e Rang est.



*Le noyau religieux de Saint-Joseph est fort bien conservé.
Il comprend église, presbytère, grange à dîmes, glacière et petite serre.*



Saint-Joseph, rang 4 est

Saint-Alexandre

En poursuivant vers l'est par le 4^e Rang, on parvient à la route 289, appelée aussi route des Frontières, car elle mène au grand lac Pohénégamook et à la frontière avec les États-Unis. D'un côté, vers le sud, on croisera le chemin du lac Morin et, de l'autre, vers le nord, on entrera dans le village de Saint-Alexandre.

Fondée au milieu du XIX^e siècle, cette municipalité essentiellement agricole a grandement bénéficié de l'arrivée du chemin de fer, en 1860; elle doit aujourd'hui sa prospérité à son industrie alimentaire, à plusieurs petites entreprises et à la renommée de son camp musical, plus que cinquantenaire.





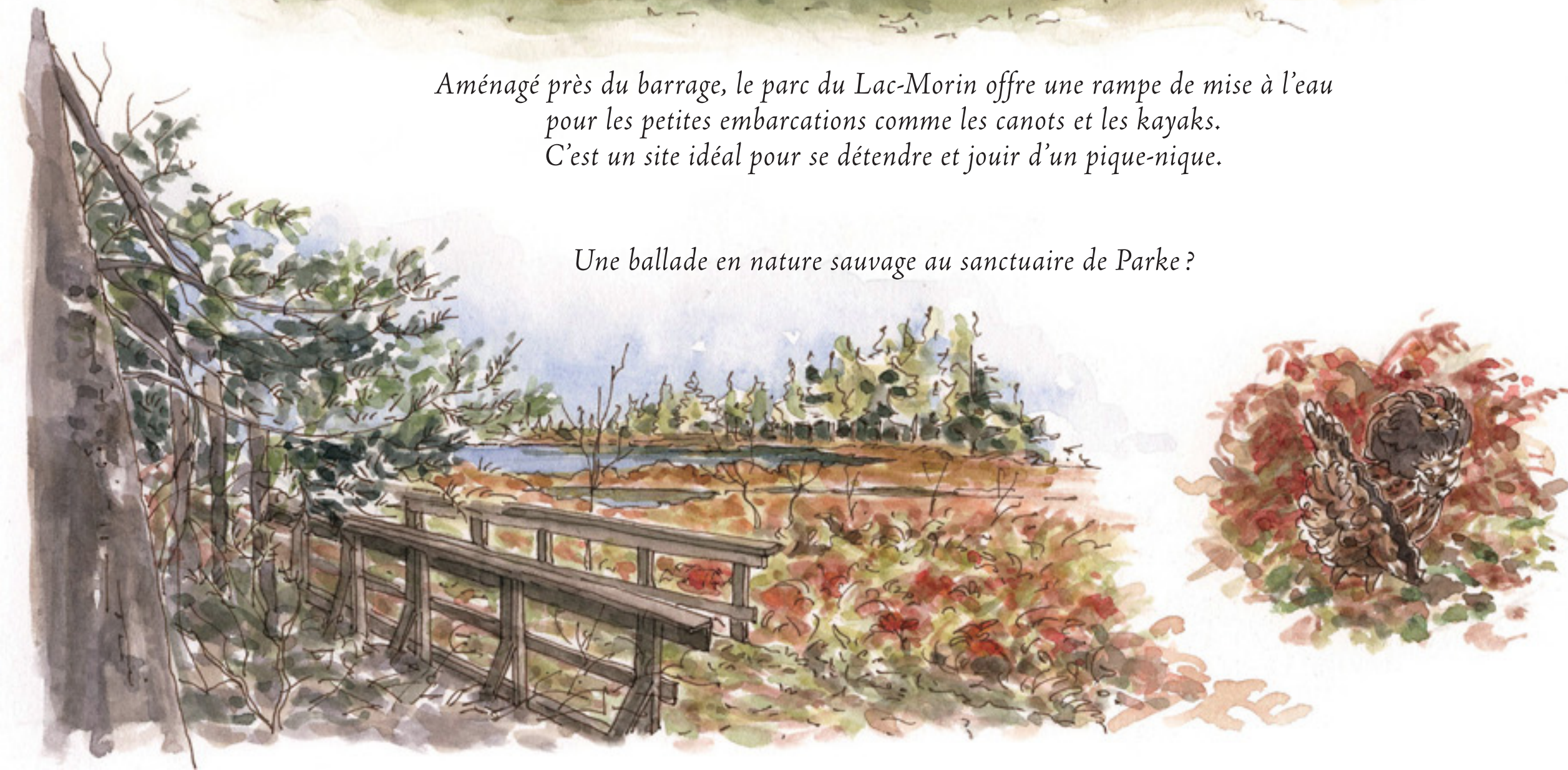
*Un musée d'antiquités et
un vignoble occupent
le rang Saint-Charles.*





Aménagé près du barrage, le parc du Lac-Morin offre une rampe de mise à l'eau pour les petites embarcations comme les canots et les kayaks. C'est un site idéal pour se détendre et jouir d'un pique-nique.

Une ballade en nature sauvage au sanctuaire de Parke ?

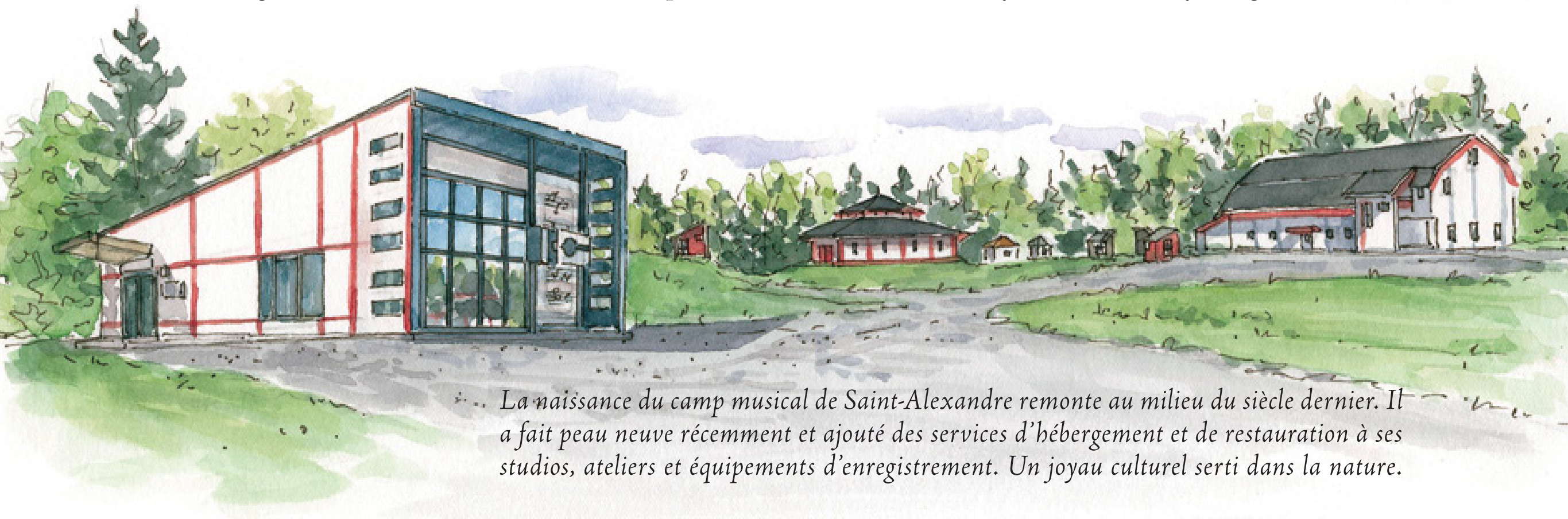




Toute la gamme résonne dans les ateliers du camp musical.



La dentelle de fonte, véritable défi des gens de métier.



La naissance du camp musical de Saint-Alexandre remonte au milieu du siècle dernier. Il a fait peau neuve récemment et ajouté des services d'hébergement et de restauration à ses studios, ateliers et équipements d'enregistrement. Un joyau culturel serti dans la nature.

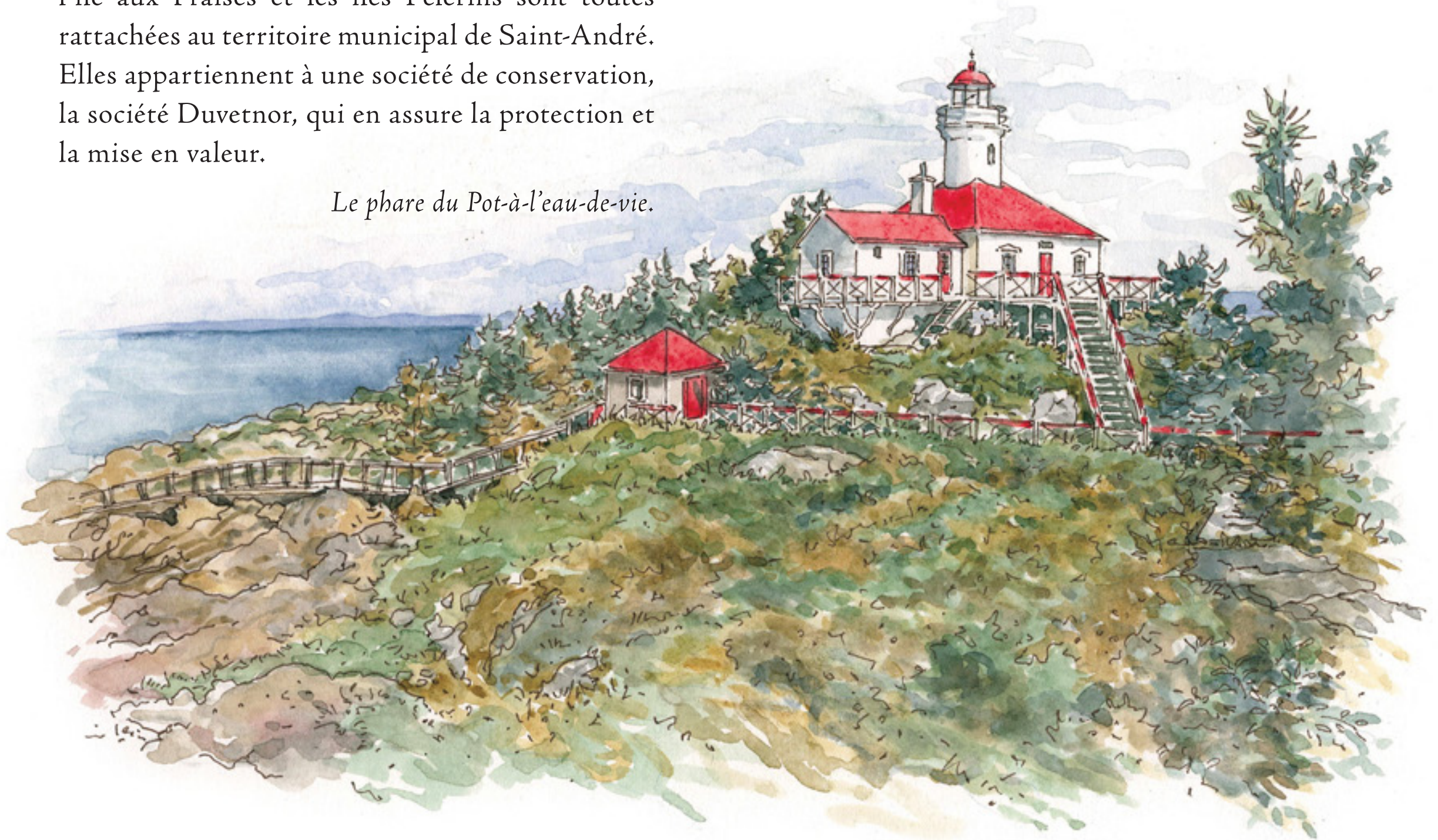
Saint-André



La route 289 nous mène vers le fleuve devant l'un des plus vastes panoramas de la région : du sommet de la grande côte, on aperçoit au loin la grande île aux Lièvres, plus près de la côte, deux des îles Pèlerins et enfin le littoral avec son chapelet d'habitations aux formes anciennes.

L'île aux Lièvres, les îles du Pot-à-l'eau-de-vie, l'île aux Fraises et les îles Pèlerins sont toutes rattachées au territoire municipal de Saint-André. Elles appartiennent à une société de conservation, la société Duvetnor, qui en assure la protection et la mise en valeur.

Le phare du Pot-à-l'eau-de-vie.



Depuis que des navires remontent le fleuve à la voile, ils trouvent à s'abriter des forts vents d'ouest au mouillage de l'île du Pot-à-l'eau-de-vie. Les marins l'ont nommée ainsi en raison de la couleur ambrée de l'eau potable qu'ils y trouvaient. L'un d'eux y a même trouvé son dernier repos.



campanules
à feuilles rondes



monotrope
uniflore



quatre-temps



clintonie boréale



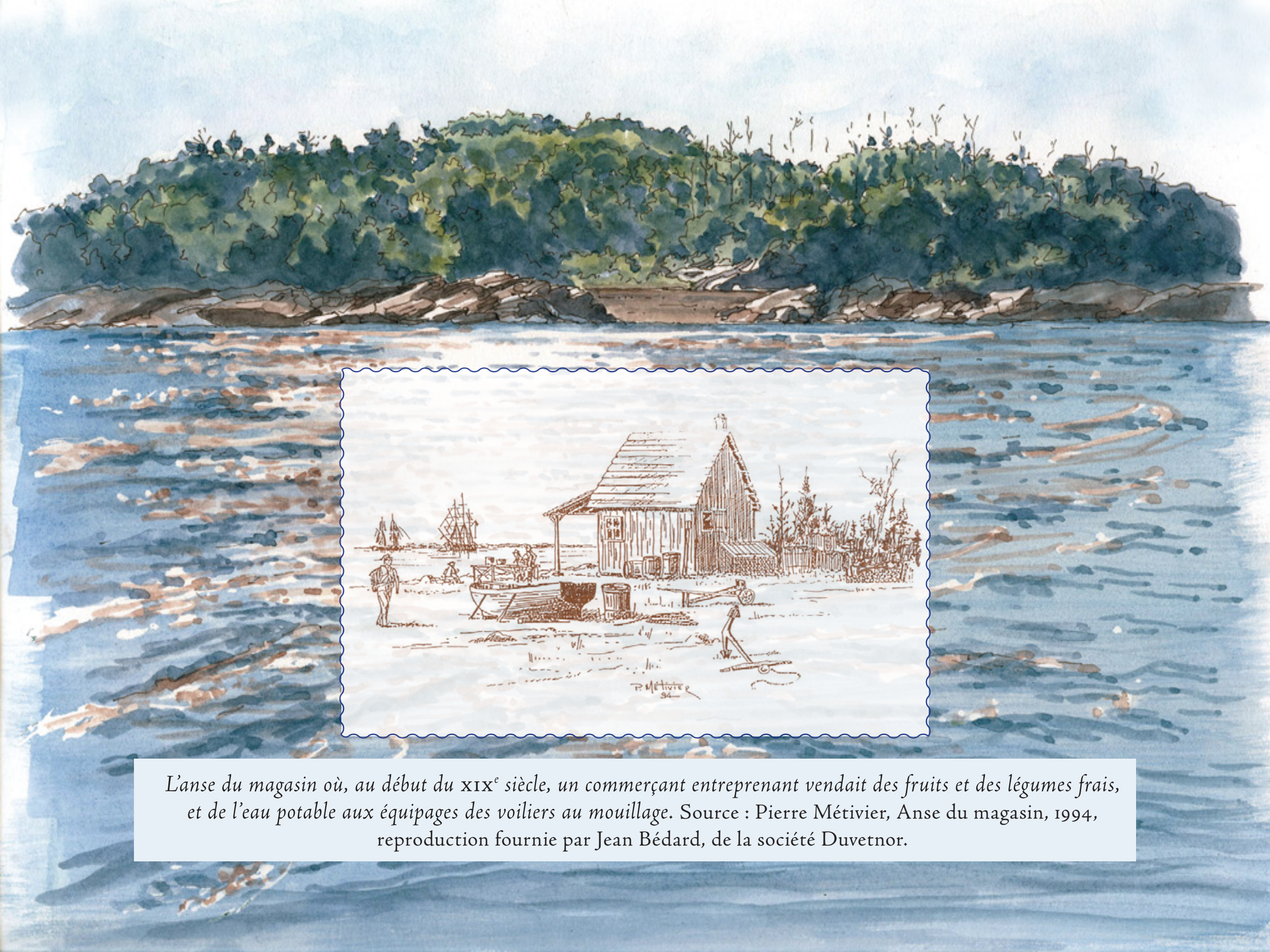
lichen



plantain maritime



IN MEMORY
of
WYEOMAN
Seaman H.M.S. by
CENTAUR
Anchored at this Anchorage
JUNE 23, 1814
Aged 22 Years



L'anse du magasin où, au début du XIX^e siècle, un commerçant entreprenant vendait des fruits et des légumes frais, et de l'eau potable aux équipages des voiliers au mouillage. Source : Pierre Métivier, Anse du magasin, 1994, reproduction fournie par Jean Bédard, de la société Duvetnor.

La récolte du duvet d'eider

Le duvet du canard eider est l'un des isolants naturels les plus efficaces qui soient. Il sert bien entendu à conserver au chaud dans leur nid les œufs de ces volatiles, familiers des zones froides. La cane se dépouille de son duvet pour en tapisser son nid et assurer ainsi une bonne couvaison. Les peuples nordiques, inuit et scandinaves, récoltent ce duvet depuis des centaines d'années pour en fabriquer vêtements et couvertures, les fameux édredons. Au Québec, les premières mentions de récolte remontent en 1704, au poste de Brador, sur la Basse-Côte-Nord. Plus tard, ce sont les gardiens de phare qui se sont livrés à cette récolte de façon assidue. La technique est aussi simple qu'astreignante : il s'agit en somme de repérer les nids sous les buissons qui bordent les rivages et d'en retirer la couronne de duvet qui garnit le nid. Des centaines de nids sont nécessaires pour récolter quelques kilogrammes de duvet qu'il faut nettoyer et assécher. La société Duvetnor détient un permis du Service canadien de la faune pour pratiquer cette récolte, qui trouve son principal débouché en Allemagne où l'édredon fait partie du trousseau haut de gamme de la future épouse.





Île-aux-Lièvres

L'île étire au milieu du fleuve sa longue bande boisée de quinze kilomètres, ses criques rocheuses du côté sud et une belle plage sur sa face nord. Aussi loin que remonte notre histoire, tous les navigateurs l'ont signalée ou s'y sont arrêtés, de Cartier à Champlain, voire même, avant eux, quelques Vikings. Pour en découvrir les trésors et les beautés naturelles, on s'en remet de nos jours à la société de conservation Duvetnor qui en assure la mise en valeur. Un dépaysement total !



Le Grand Portage et la rivière des Caps

À la jonction de la route des Navigateurs et de celle des Frontières, se dresse une borne d'informations historiques qui explique le paysage environnant. Dès le ^{xvii}^e siècle, les nouveaux arrivants empruntent les mêmes voies maritimes et portages utilisés depuis des siècles par les Amérindiens. Un réseau de courriers royaux voit le jour entre le Québec et l'Acadie, par le fleuve d'abord, puis, à partir de Saint-André, se dirige vers le lac Témiscouata, la rivière Madawaska, le fleuve Saint-Jean et la baie de Fundy avant d'atteindre Louisbourg. L'hiver, les communications se font en raquettes et en traîneaux à chiens sur les lacs et les cours d'eau gelés.

Le paysage historique de la Rivière-des-Caps, tel qu'on l'aurait vu du ciel vers 1840.





Voilà pourquoi la seigneurie riveraine qui deviendra Saint-André, prendra d'abord le nom de L'Islet-du-Portage, en raison de la pointe rocheuse qui signale, vue de la mer, le lieu de départ du sentier. Le cours de la petite Rivière-des-Caps servait de repère aux voyageurs venant du sud et les guidait vers l'embouchure où ils trouvaient auberge, cabane à canots, relais de carrioles et autres accommodements. Devenu un axe stratégique, le grand portage fut emprunté par quelques Acadiens chassés de leurs terres, en 1754 ; il fut aménagé en voie charretière à la fin du XVIII^e siècle, puis fortifié (fort Ingall) à son débouché sur le lac Témiscouata, en 1839.

Le récit des voyageurs, illustré par l'aquarelle (1838) de Levinge, ne suffisent pas à décrire l'importance de ce carrefour pour l'économie locale : dans un rayon de moins d'un kilomètre, on comptait, vers 1790, plusieurs pêcheries de marsouins, d'anguilles et même de saumons, deux moulins à farine et à scie sur la rivière Fouquette, un petit chantier naval et au moins une auberge avec ses écuries, sa cabane à canots et autres dépendances, de grandes maisons de ferme et plusieurs ateliers d'artisans comme des forgerons, des ferblantiers et des cordonniers, au point d'ailleurs que les résidents du lieu, plus nombreux qu'à l'ouest, adressèrent une demande à l'évêque de Québec

afin d'obtenir dans leur secteur la construction de l'église de la future paroisse de Saint-André. Les autorités diocésaines choisirent au final un lieu situé plus au centre du territoire de la seigneurie et l'église y fut érigée en 1806.

Vint ensuite le chemin du Lac, tracé depuis la paroisse voisine de Notre-Dame-du-Portage, et un deuxième chemin depuis Rivière-du-Loup, si bien que le carrefour autrefois si dynamique de Rivière-des-Caps sombra peu à peu dans l'oubli.

En janvier 1838, un voyageur anglais, sir George Head, entreprend d'effectuer le trajet de Halifax à Toronto. Au sortir du portage du Témiscouata qui l'a obligé à coucher sur la dure et qui lui a occasionné le « mal de raquettes », il est tout heureux de trouver enfin une bonne auberge et une bonne table : « À Rivière-des-Caps, j'ai bénéficié de la plus aimable attention de mon hôtesse qui m'a servi le premier repas convenable que j'ai vu depuis longtemps. Elle m'a fourni un bon fauteuil



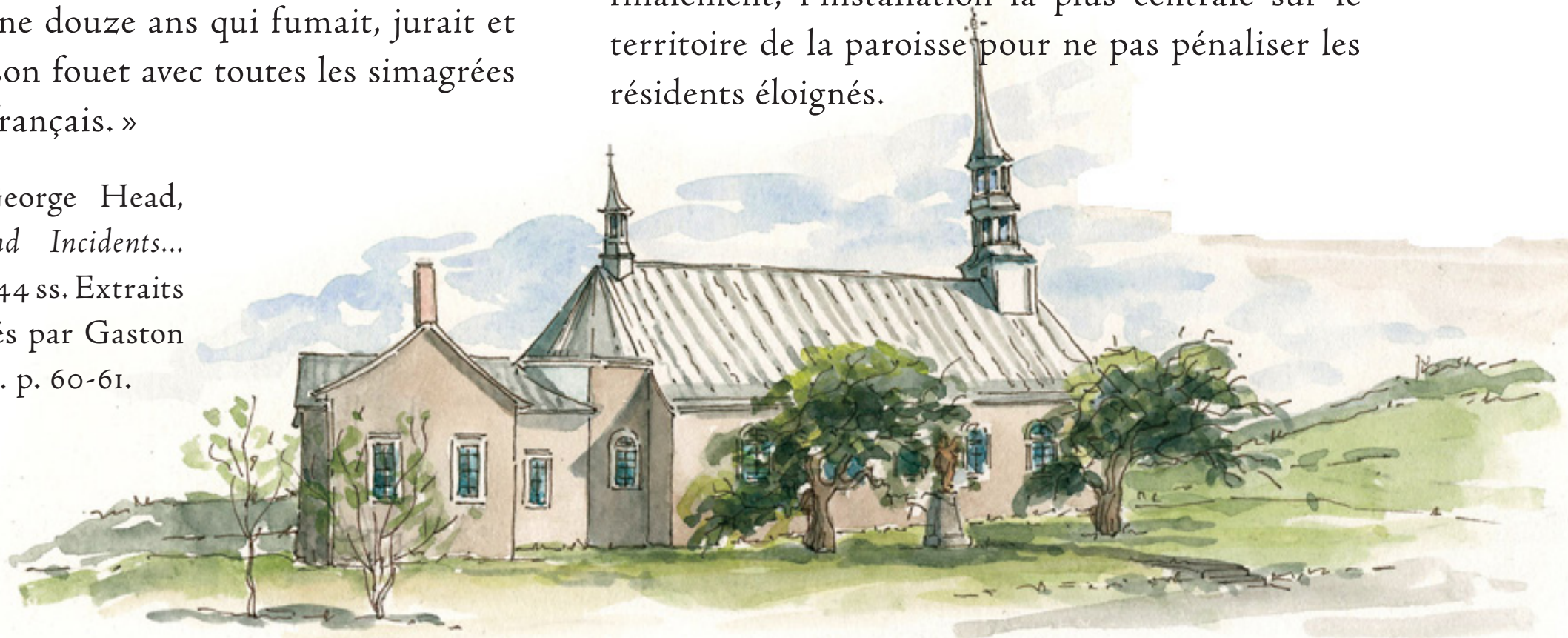
et plusieurs autres soins opportuns. Le logement et l'ameublement avaient de l'élégance, mon aubergiste semblait aussi ravissante que la déesse Hébé, mon voyage à pied était terminé... Dieu merci et le silence reposant de la maison s'ajoutait aux autres douceurs dont j'étais entouré.»

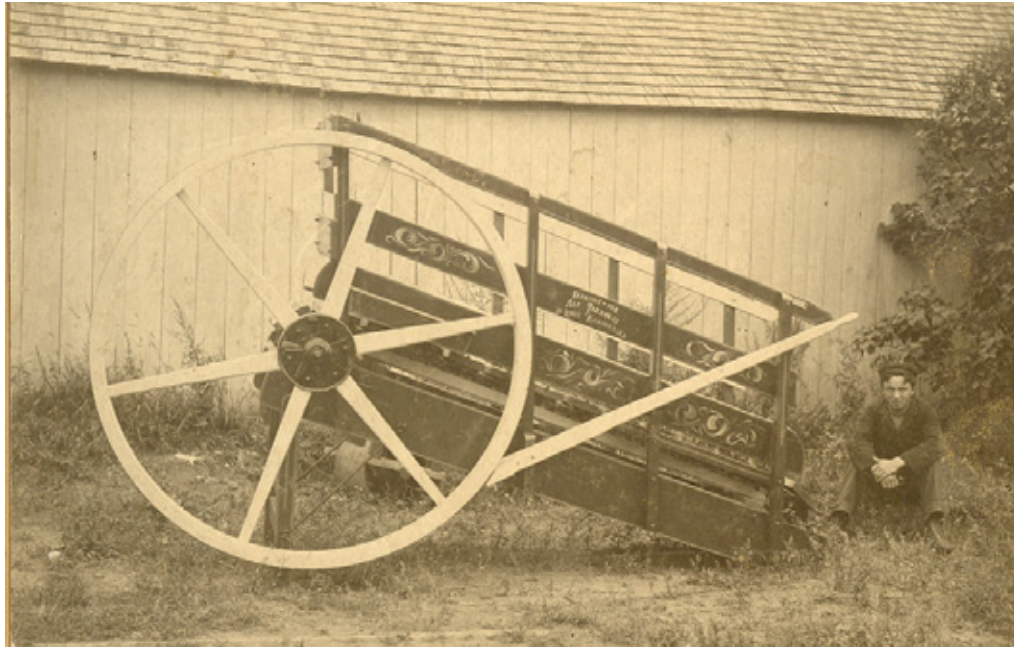
Le lendemain, le voyageur se met en route vers Québec : «J'ai été bien traité, j'ai pris un bon déjeuner, j'avais bien dormi... J'ai loué une carriole de poste (une petite *sleigh* tirée par un cheval)... la route était bonne et bien battue... Le garçon qui me conduisait était une curiosité, un petit singe ratatiné d'à peine douze ans qui fumait, jurait et faisait claquer son fouet avec toutes les simagrées d'un postillon français.»

Source : Sir George Head,
Forest Scenes and Incidents...
London, 1838, p. 144 ss. Extraits
traduits et publiés par Gaston
Deschênes, *op. cit.* p. 60-61.

Saint-André, son église et son petit cap

En choisissant d'asseoir leur église sur l'affleurement rocheux d'un petit cap, les anciens ont appliqué les leçons de La Pocatière et de Kamouraska : on trouve ici, à petite échelle, la logique paysagère de la Côte-du-Sud, à savoir l'abri naturel du cap contre les vents d'ouest, le choix d'un roc destiné à recevoir la masse de l'église, l'orientation des pans de la nef vers l'est, afin d'offrir moins de prise aux vents et pour bénéficier de la chaleur du soleil du côté sud et, finalement, l'installation la plus centrale sur le territoire de la paroisse pour ne pas pénaliser les résidents éloignés.





Trépigneuse construite par Alfred Tremblay, à Kamouraska, à la fin du XIX^e siècle. — La batteuse de grains dite Champion canadien, véritable horse power produite par la compagnie Desjardins, s'accompagnait d'un moteur actionné par la force d'un cheval marchant sur un plan incliné appelé trépigneuse.



Source : en haut à gauche : Trépigneuse, 1908-1914, photo d'Alex Buntin, ANC, P1977-2908, document fourni par le Musée régional de Kamouraska ; autres documents : collection de l'auteur.

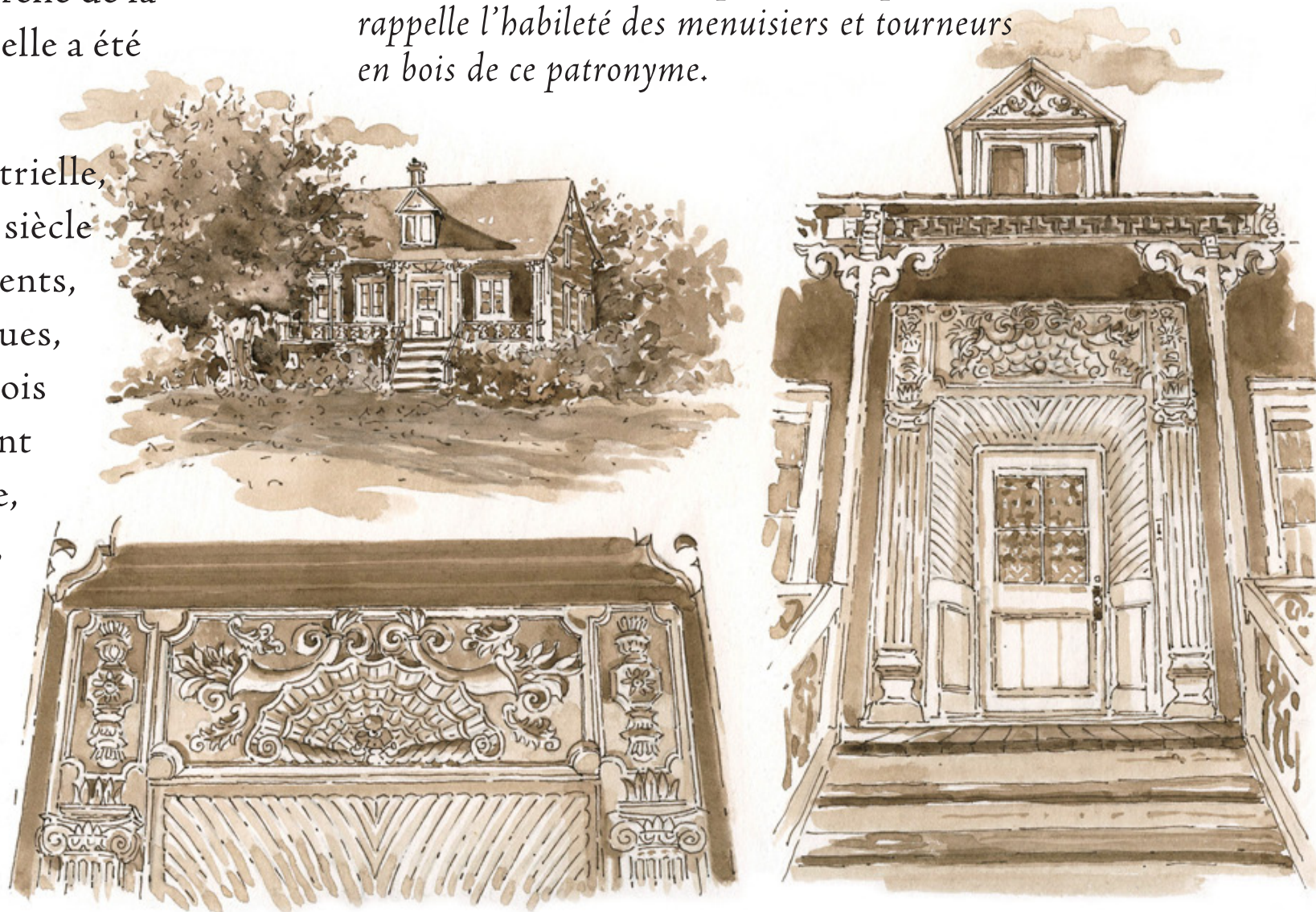


Construite entre 1806 et 1811 et sans cesse ornée par la suite, l'église de Saint-André est classée monument historique. Parmi ses œuvres d'art, on compte un tabernacle de Thomas Baillargé, daté de 1828, plusieurs tableaux anciens et un orgue de Louis Mitchell, de 1874. La statue de saint André qui surmonte le porche de la façade est l'œuvre de Louis Jobin ; elle a été acquise en 1895.

D'abord agricole, ensuite industrielle, Saint-André a déjà compté au siècle dernier trois fois plus de résidents, des gens industriels et dynamiques, habiles dans tous les métiers du bois et de l'acier. Fabricant d'équipement agricole, de machinerie de ferme, de rouets à filer la laine et le lin, et autres appareils domestiques, les Industries Desjardins ont diffusé leurs produits pendant plus d'un siècle, par goélettes, autant vers le Lac-Saint-Jean,

que vers Matane et Gaspé, puis, par le rail, dans l'ouest canadien jusqu'au Manitoba. À l'activité industrielle qui se poursuit au centre du village, se greffent les vocations résidentielles et touristiques en plein essor.

La maison Paradis : son porche exceptionnel rappelle l'habileté des menuisiers et tourneurs en bois de ce patronyme.



La rue sur le Cap et ses jardins fruitiers.



La halte précieuse au bord du fleuve aux grandes eaux.

Le petit phare, au cœur du village.





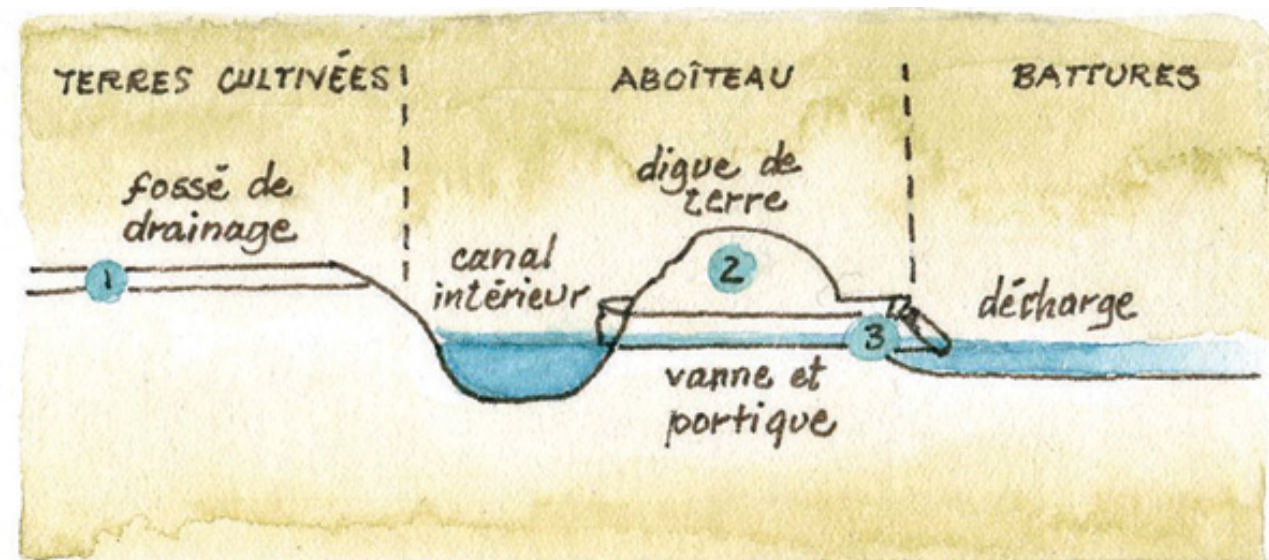
La qualité du roc de ce caburon a entraîné une grande renommée à ses parois d'escalade.



Le grand aboîteau de Kamouraska

Ce sont les Acadiens qui ont introduit, au début du XIX^e siècle, ce dispositif incluant une digue de protection des terres cultivées contre les hautes marées d'eaux salées qui brûlent les récoltes. L'ensemble comprend trois parties : un fossé profond creusé à l'intérieur du rivage, une levée de terre servant de rempart contre les hautes eaux et, finalement, à différentes distances des sorties ou portes munies de vannes ou clapets servant à évacuer les eaux intérieures.

À échelle réduite, il s'agit de l'équivalent des polders hollandais. Ce grand aboîteau qui longe tout le comté de Kamouraska a été restauré dans les années 1980 sur plus de quarante kilomètres ; il contribue autant que les affleurements rocheux, les monadnocks, à qualifier d'original et d'unique le paysage de cette partie du littoral.



CARNETS DE KAMOURASKA



À ne pas manquer, la montée vers les sommets.



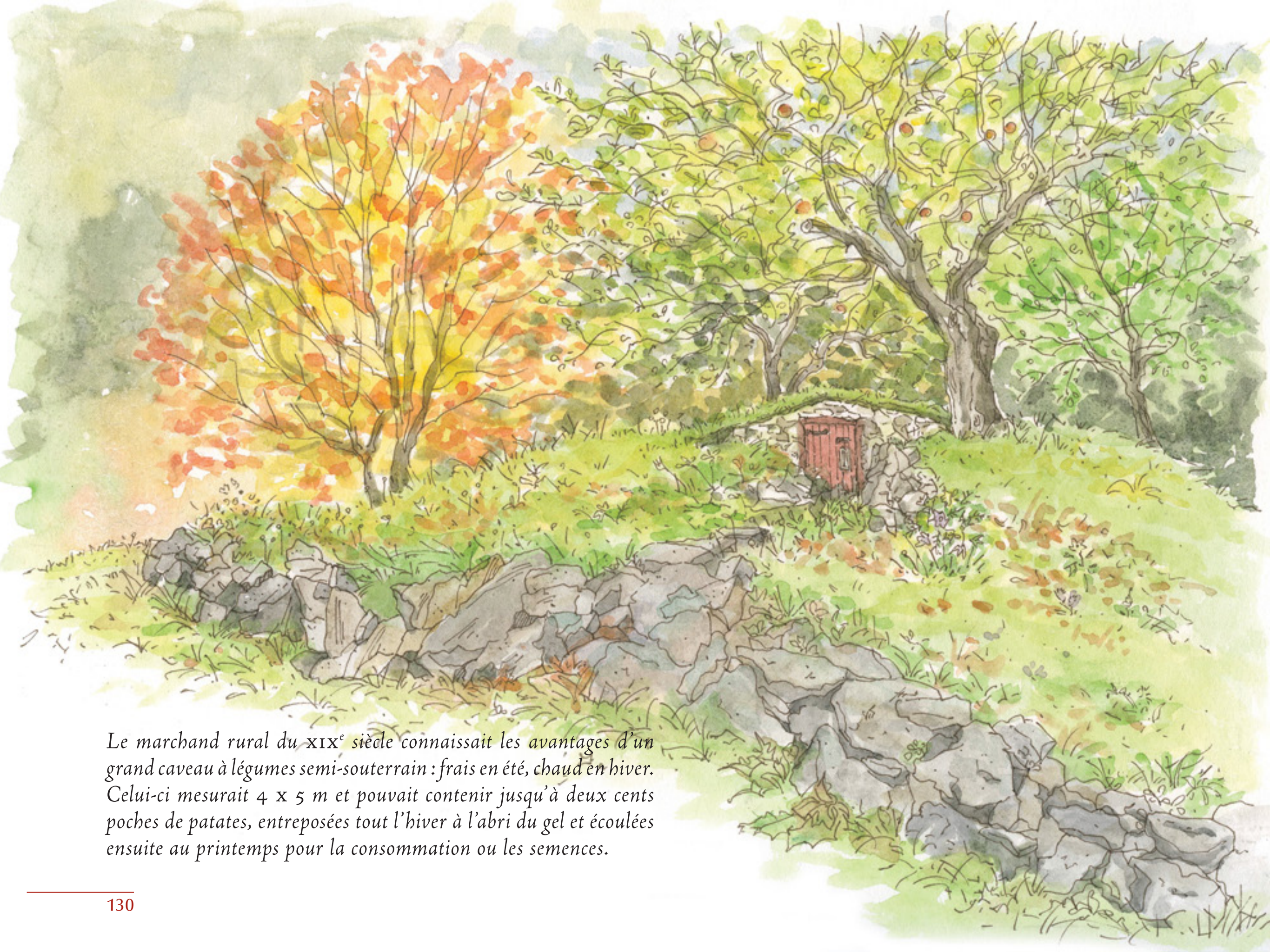
À l'est du village, on trouve l'un des anciens complexes agricoles le plus complet, le mieux conservé et le plus authentique de toute la région. Il date de 1840 et comprend une maison-magasin de dimensions exceptionnelles entourée de pas moins de neuf dépendances : laiterie, hangar à grains, caveau semi-souterrain, porcherie, hangar à bois, grange-étable, cabane à sucre et, surtout

un grand verger de près de mille pruniers de Damas, l'une des variétés les plus anciennes non seulement du Québec mais de tout l'Occident. Ce patrimoine remarquable provient de l'un des plus importants marchands ruraux du comté, Sifroy Guéret dit Dumont, qui se classe au troisième rang des négociants en beurre de toute la province au recensement de 1871.

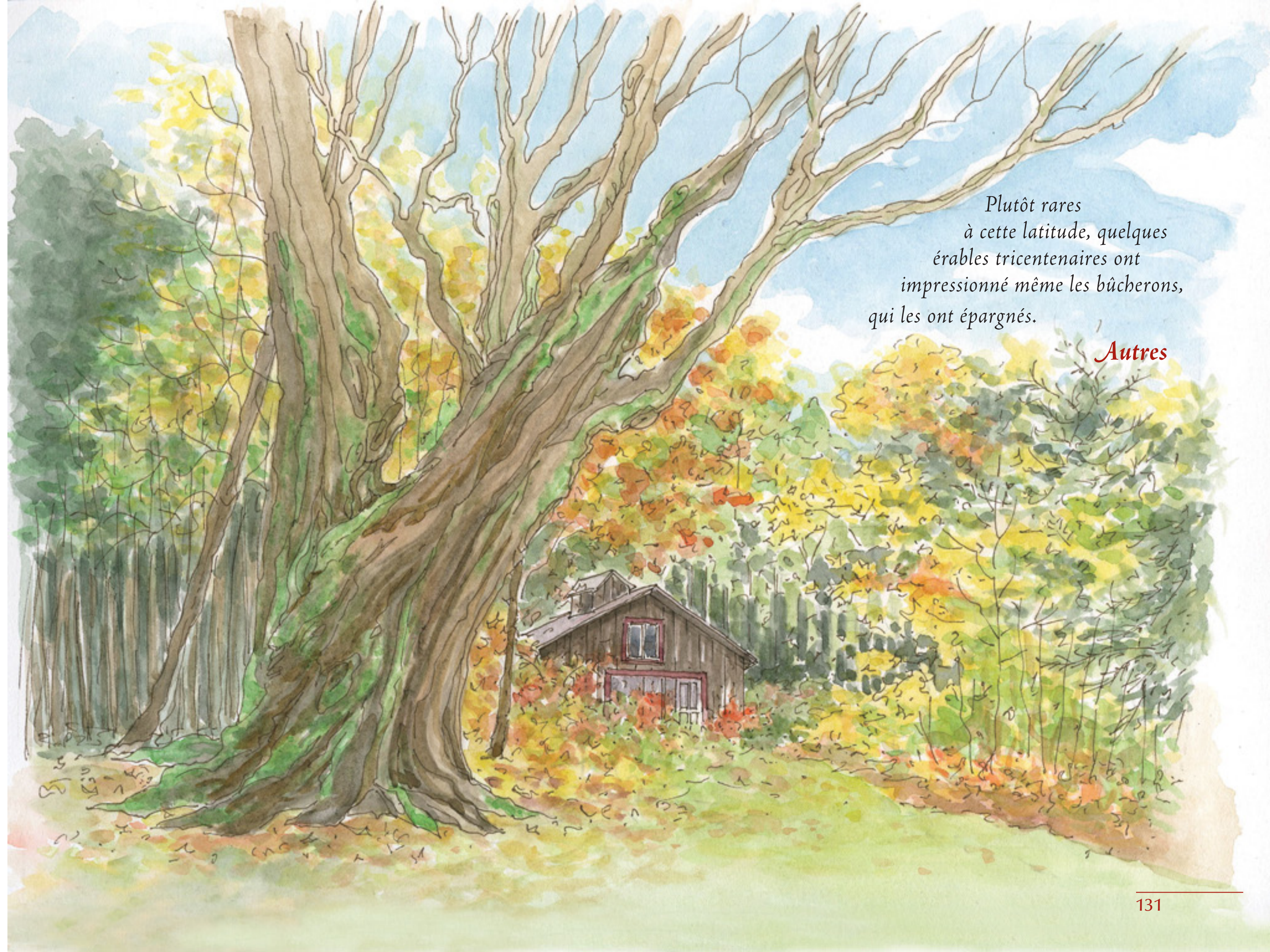


La grande maison de vingt-quatre pièces, le magasin, les bâtiments et les vergers de pruniers ont été restaurés avec grand soin par la famille de Blois-Martin. Depuis plus de vingt ans, les confitures, gelées, sirops, coulis et pâtes de prunes de Damas ont conquis une très vaste clientèle nationale contribuant ainsi à la renommée du terroir de Kamouraska.





Le marchand rural du XIX^e siècle connaissait les avantages d'un grand caveau à légumes semi-souterrain : frais en été, chaud en hiver. Celui-ci mesurait 4 x 5 m et pouvait contenir jusqu'à deux cents poches de patates, entreposées tout l'hiver à l'abri du gel et écoulées ensuite au printemps pour la consommation ou les semences.



Plutôt rares
à cette latitude, quelques
érables tricentenaires ont
impressionné même les bûcherons,
qui les ont épargnés.

Autres



livèche écossaise



airelle vigne d'Ida



gesse maritime



camarine noire



*campanule à feuilles
rondes*

Saveurs du terroir de Saint-André.

On trouve plusieurs autres productions originales sur le territoire de la municipalité : les plantes sauvages des rivages marins préparées par Les Jardins de la mer, les légumes biologiques des Jardins des Pèlerins, les Viandes Bio de C.A. Marois.



*arroche hastée
(épinard de mer)*



salicorne



sabline faux-pèplu



*caquiller édentulé
(roquette de mer)*



genévrier

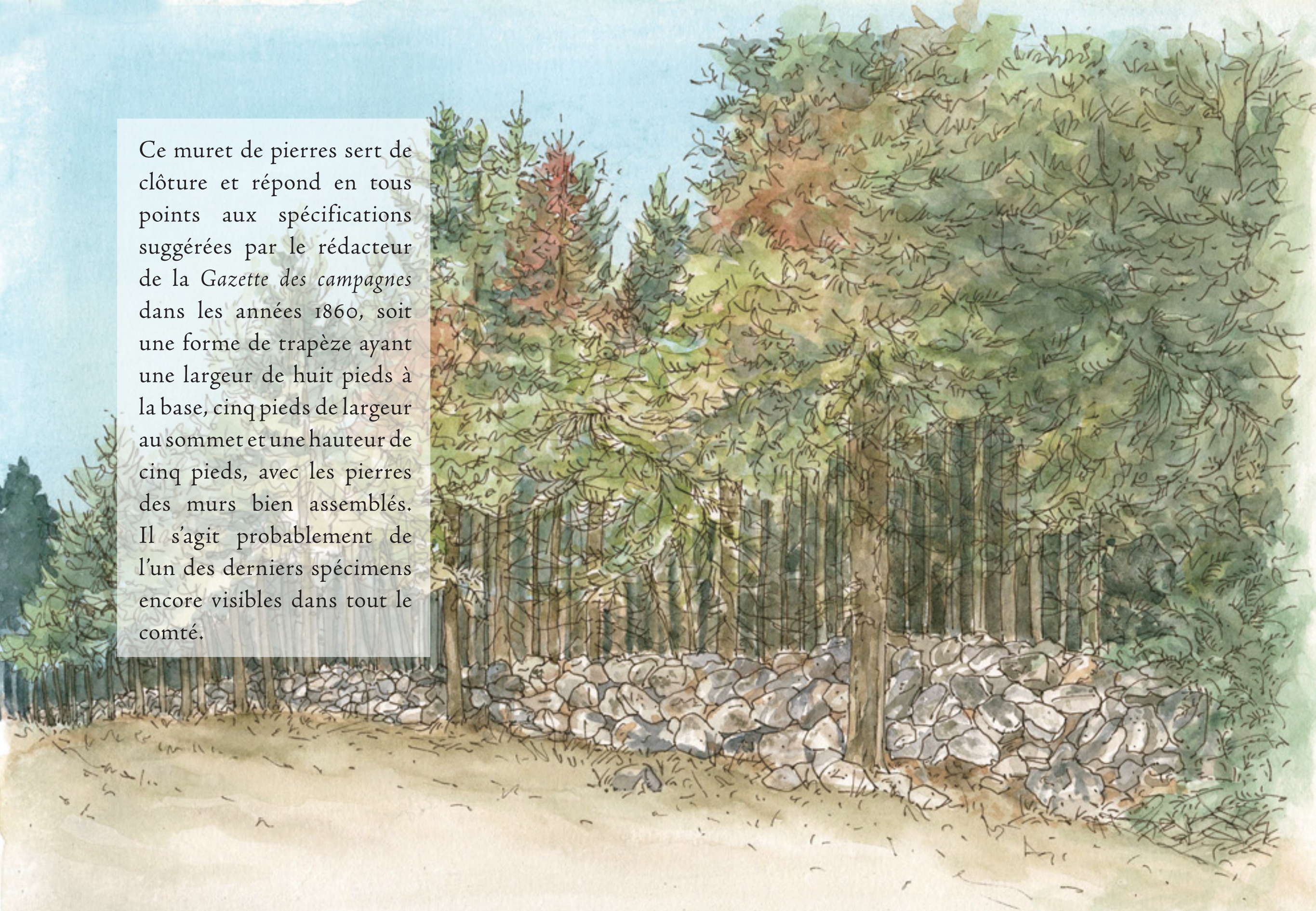


spergulaire marine



*seigle de mer
(élyme des sables)*

Ce muret de pierres sert de clôture et répond en tous points aux spécifications suggérées par le rédacteur de la *Gazette des campagnes* dans les années 1860, soit une forme de trapèze ayant une largeur de huit pieds à la base, cinq pieds de largeur au sommet et une hauteur de cinq pieds, avec les pierres des murs bien assemblés. Il s'agit probablement de l'un des derniers spécimens encore visibles dans tout le comté.



Un paysage historique du XVIII^e siècle.

Pendant une centaine d'années, de 1745 aux années 1830-1840, cet espace situé au nord de la Grosse Montagne a accueilli ses premiers établissements. Les habitants locaux ont délaissé les lieux lors du déplacement du chemin public au sud de la montagne. Les cartes de 1763 et de 1815 signalent toutefois la présence d'habitations, de champs en culture et d'activité de pêche et de commerce. Les textes d'époque mentionnent des pêcheries de saumons et de plusieurs petits poissons tels qu'éperlans, capelans et harengs. L'un des premiers concessionnaires, Nicolas Côté, fils du seigneur de l'île Verte, sera plus tard engagé à convoier vivres et fourrures pour la Compagnie de fourrures du Témiscouata par le sentier du Portage. Il s'agit ici d'une reconstitution, bien documentée cependant, de ce paysage.

RIVIÈRE
FOUQUETTE

RIVIÈRE DES CAPS

RIVIÈRE FOUQUETTE

CHEMIN DES MOULINS

CHEMIN DU ROY

CHEMIN DU ROY



Le paysage de la Grosse Montagne aujourd'hui. Photographie de Jean-Pierre Matte, juillet 2011.



À l'ouest de Saint-André.



Remerciements

Nous tenons à remercier toutes les personnes et organismes dont nous avons sollicité l'aide et la collaboration et, en particulier, monsieur Jean-Pierre Matte, ingénieur; docteur Pierre Métivier; madame Pierrette Maurais, ethnologue rattachée aux Archives de la Côte-du-Sud; madame Julie

Martin, historienne; monsieur Jean Bédard, biologiste et fondateur de Duvetnor, monsieur Yves Sévigny, directeur général du Musée régional de Kamouraska, madame Diane Lavoie, initiatrice du circuit des pommetiers de Saint-Gabriel-Lalemant et madame Magda Bascaron.



Bibliographie

Corporation des fêtes du 325^e anniversaire.
Kamouraska, une marée d'histoire. Cap Saint-Ignace,
La Plume d'Oie, 1999, 270 p.

DESCHÊNES, Gaston. *Les Voyageurs d'autrefois
sur la Côte-du-Sud*. Québec, Les Éditions du
Septentrion, 2001, 322 p.

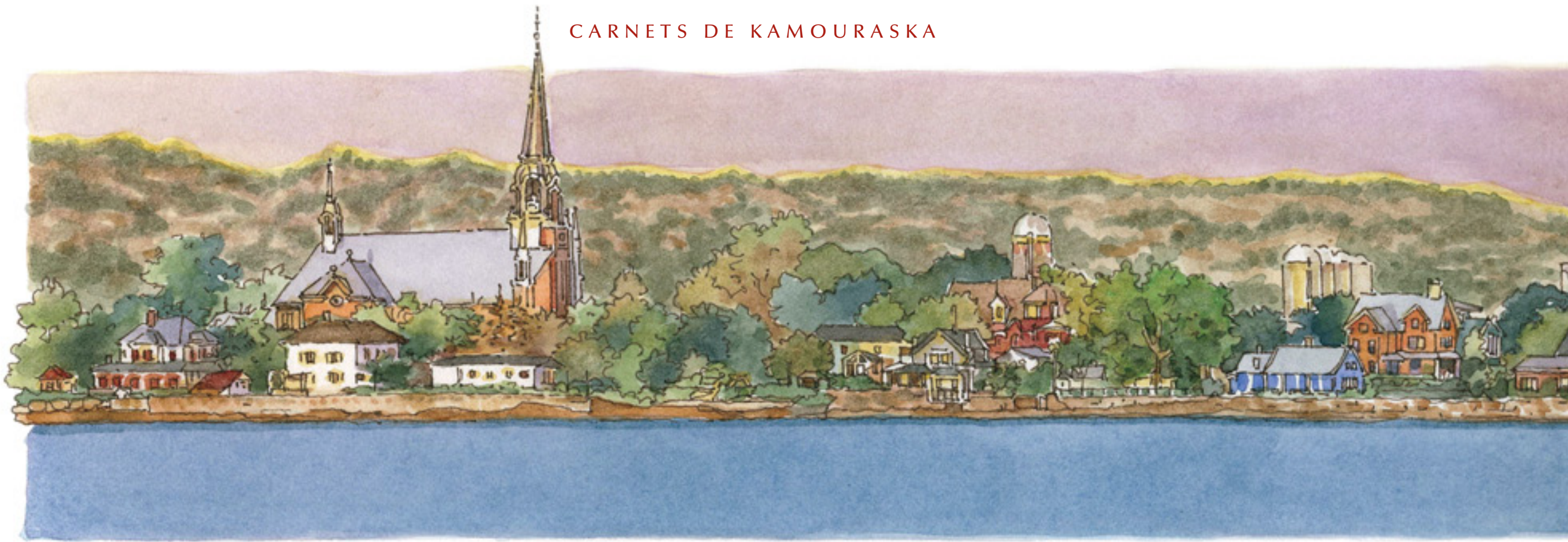
En collaboration. *Histoire de la Côte-du-Sud*. Québec,
Institut québécois de recherche sur la culture, 1993,
691 p.

MARTIN, Paul-Louis. « Les logiques de
production du paysage. Analyse historique d'un
paysage riverain du Bas-Saint-Laurent. » Dans :

Notions de paysage et modèles d'analyse. Québec, Les
États généraux du paysage québécois, 1996. Recueil
des conférenciers. N.P.

MARTIN, Paul-Louis. « Le paysage des noyaux
religieux. » Dans : COURVILLE, Serge et SÉGUIN,
Normand, directeurs. *La Paroisse*. Collection
« Atlas historique du Québec. » Québec, PUL,
2001, p. 63 à 81.

Municipalité régionale de comté de Kamouraska.
*Inventaire régional du patrimoine et mesures de
conservation*. Rapport préparé par : Martin,
Léonidoff, Provencher, Lepage et associés, 1990.
N.P.







CARNETS DE KAMOURASKA



Carnets de Kamouraska,

de Paul-Louis Martin et Anne Michaud,

composé en Jenson corps 20,

a été mis en ligne

en août deux mil treize.